



Le Courrier

N°4 – Octobre 2013

Association membre de l'Inter Associatif européen de psychanalyse
Association membre de Convergencia, Mouvement lacanien pour la Psychanalyse Freudienne
Siège social : 58 Bd de Clichy 75018 Paris
www.cartels-constituants.fr

SOMMAIRE

<u>Du Courrier, <i>Claire Colombier</i></u>	3
<u>JOURNÉES DE LILLE</u>	
Le sacré est en lui, <i>Luc Diaz</i>	7
L'inventivité du symptôme, <i>Albert Maître</i>	28
Une lettre de <i>Patricia Philippot</i>	32
Dissolution du groupe dit « des parisiens », <i>Jacques Nassif</i>	34
<u>LE VIF DU DEBAT</u>	
Bureau, CA, Conseil, de quoi est-ce le nom ? <i>Collectif</i>	
Inter reaction en chaine, <i>Jean-Michel Darchy</i>	
<u>ECRITS</u>	
Pas de machine à lire, <i>Jacques Nassif</i>	47
<u>DANS L'INSTITUTION</u>	
Qu'est-ce que parler quand on ne parle pas, <i>Anne Jaeger</i>	63
<u>I-AEP</u>	
Annonce du séminaire « Du politique pour la psychanalyse »	73
<u>CONVERGENCIA</u>	
Compte-rendu de la réunion du CLG du 1 ^{er} octobre 2013	79
<u>TROUVAILLES</u>	
	83
<u>AUTRES</u>	
La palissade des absents présents, <i>C.C.</i>	87
Trois annonces, <i>Martine Delaplace</i>	88
<u>CONTACTS</u>	
	- 93
<u>BLOC – NOTES</u>	101
<u>AGENDA</u>	103

DU COURRIER

J'ai donc pris le relais que tu m'as passé, Michèle, dans le précédent *Courrier* et je vais commencer par te dire un grand merci pour le travail que tu as accompli toutes ces années. Je me doutais bien de l'investissement que cela pouvait représenter, mais c'était une notion toute théorique, je le mesure mieux aujourd'hui où que je me suis confrontée à la tâche. Je ne sais pas si j'ai travaillé de manière artisanale ou alors c'est comme un apprenti artisan, très loin de son chef d'œuvre. J'ai beaucoup tâtonné, procédé par essais et erreurs, beaucoup d'erreurs. J'ai par moments cru que le diable existait et qu'il s'appelait informatique, tant les choses, paraît-il logiques, pouvaient m'échapper. J'ai beaucoup appris, car tout ce travail de mise en page, je le faisais pour la première fois, et je trouve cela très heureux, de pouvoir, à l'approche de mes années 70, faire quelque chose que je n'ai jamais fait. Et il ne vous échappera pas en regardant ce numéro que je n'ai pas fini d'apprendre.

J'ai pris le parti de vous proposer avec ce numéro 4 du *Courrier*, une présentation différente en livret dont il me semble qu'elle conviendrait bien aussi pour la publication des actes de nos Journées et autres colloques, en enrichissant la maquette.

La réalisation de ce numéro a été l'occasion de prendre une conscience encore plus aiguë de la nature un peu hybride de notre *Courrier*. C'est un bulletin intérieur certes, mais pas tout à fait puisqu'il est possible de s'y abonner sans être membre, et que parfois des numéros sont offerts à des collègues d'autres associations. Cela implique un minimum de travail éditorial et la question est bien de savoir jusqu'où aller dans ce travail, quand on reçoit des textes qui vont du mail à l'article finement mis en page. Le simple fait d'avoir une police et une taille de caractères uniques pour tous les textes est déjà un travail éditorial. Et je n'ai pas trouvé du tout évident de défaire les mises en page qui disaient quelque chose de leur auteur autant qu'une écriture manuscrite : il y a du corps là-dedans. Et je crois bien que j'en ai gardé quelque chose, même minimal.

J'ai pris le parti d'aller plus loin et peut-être débattons-nous de ce choix lors de notre assemblée générale : correction des « fôtes » (même si probablement il en reste...), respect d'un certain nombre de règles pour les titres de livres, d'articles, ou encore l'usage des guillemets... J'ai pu avec certains auteurs aller jusqu'à demander, voire proposer une réécriture de quelques passages. Je dois reconnaître que c'est sans aucun doute ce qui me plaît le plus et je remercie tous ceux avec qui j'ai ainsi dialogué.

Merci aussi à tous ceux et toutes celles qui m'ont aidée dans cette entreprise.

Claire Colombier
21 octobre 2013

Journées de Lille

LA PULSION SE CACHER AIME... (LE (FEU) SACRÉ [EST] EN ELLE.)

Libres lectures autour des fragments d'Héraclite et du dernier livre, paru en France, de Giovanni Sias :

*AUX SOURCES DE L'ÂME, Le retour de l'ancienne sagesse dans la psychanalyse*¹

“Je suis agnostique à tendance athée. Je sais que je ne sais pas. Je suis prudent. Il y a le divin, le sacré et le religieux. Et le religieux s'empare de tout, mais le sacré existe ;
on ne peut pas vivre sans le sacré, nous vivons avec le sacré, ne serait-ce que devant l'ignorance dans laquelle nous nous trouvons...”

Pierre Soulages, *L'atelier de Pierre Soulages*
(émission de Vincent Josse, France Inter, 26/03/2013)

De nos jours, *nanosecondés*, tout serait “psy”, au point que, d'une part, la République française s'est cru obligée de légiférer sur “l'usage du titre de psychothérapeute”, et que, d'autre part, nous ne pourrions plus, sans d'infinies précautions, affirmer l'essence thérapeutique de l'analyse freudienne.

Vouloir (ré)introduire de la séparation entre les différentes thérapies “psy”, conduit à rien de moins que d'interroger le sacré, qui est, étymologiquement, “ce qui sépare”, d'un côté, le *fanum*, le “temple”, et de l'autre, le profane, “ce qui se tient, se trouve, devant le temple”.

Dès 1991, Gérard Granel objectait que le “psy” de la *psyché* faisait dangereusement glisser nos pratiques et nos théories analytiques sur une pente par trop chrétienne, et vers la réduction moderne de tout mode de présence à un énoncé de la représentation². Avec cette référence chrétienne, Gérard Granel nous ramène, d'emblée, à nous questionner sur les rapports entre sacré et religieux, entre ce qui sépare, et ce qui relie – voir relit.

Si l'analyse freudienne est questionnée par, et questionne, sans jamais vraiment cesser, le sacré, elle ne peut que tomber dans le religieux, lorsqu'elle se

¹ Giovanni SIAS, *AUX SOURCES DE L'ÂME, Le retour de l'ancienne sagesse dans la psychanalyse*, Paris, éditions des crépuscules, 2013, traduction française de Laura Cecotti-Stievenard [titre original : “LOGOS, Il ritorno della sapienza antica nell'esperienza della psicanalisi.”, in *Kamen'*, n°34, janvier 2009] : « Le feu appartient au dieu. Par métonymie, c'est le dieu lui-même. Il est donc sacré ; sans cela, aucun logos ne pourrait atteindre sa profondeur et le discours serait vide, emprisonné dans le sens commun. [...] La vraie recherche devient ainsi une manière de remonter le courant, au lieu d'aller dans le même sens. Ce n'est qu'en le remontant que l'on peut rencontrer la sacralité du logos. Et on y retrouve également la tradition. Le feu est la respiration du dieu, le souffle, le vent, l'air, l'esprit : la psyché. Le discours vient de loin. Ce qu'Héraclite reconnaît et interprète comme élément igné, se situe dans le même ordre du ruach hébraïque, et dans les réflexions de Thalès, d'Anaximandre jusqu'à la Théogonie d'Hésiode. » pp. 57-58

Jacques LACAN a proposé une traduction (parue dans *La psychanalyse* 1956 n° 1, pp. 59-79) d'un texte de Martin Heidegger : « Logos », méditant, grâce à divers fragments, « autour du fil tendu d'une parole d'Héraclite » : « Si ce que vous avez entendu n'est pas de moi, mais du sens, Il est sage aussi de dire pareillement à ce sens : l'Un est Toutes Choses. (Snell) » [le B50 DK, que M. Conche place en première position de sa “classification”, c'est-à-dire, celui à partir duquel il va interroger tous les autres. Il le traduit ainsi : « Il est sage que ceux qui ont écouté, non moi, mais le discours, conviennent que tout est un. » (in *HÉRACLITE Fragments*, texte établi, traduit et commenté par Marcel Conche, Paris, Épipiméthée, puf, 1^{ère} édition : 1986, 4^{ème} édition : fév. 1998, 2^{ème} tirage : mars 2005, p. 23)]

Le 2 novembre 1973, à la Grande-Motte, c'est en termes élogieux que Lacan parlera du séminaire d'Heidegger et de Fink sur Héraclite. Nous verrons plus loin qu'Héraclite l'occupera le lendemain et le surlendemain. La récente parution de la traduction française dudit séminaire, qu'il avait préfacé, n'y étant sans doute pas étrangère...

² Gérard GRANEL, “Lacan avec Heidegger”, in *Lacan avec les philosophes*, ouvrage collectif Paris, Albin Michel, 1991.

mêle, s'emmêle, de *faire lien(s)*. L'on comprend, peut-être, un peu mieux, les difficultés – doux euphémisme – des associations d'analyse freudienne, quand il ne s'agit pas d'associations d'analystes, et leurs différends, leurs différentes scissions, puisque le sacré ne cesse de faire retour dans le religieux, et le vice versa... Il en va de même pour les religions. L'analyse freudienne n'est pas une religion, même pas une *secte juive*... Cela ne l'empêche pas d'être traversée par le sacré, et de devoir, même, s'en (pré-)occuper, en évitant, autant que faire se pourrait, de tomber dans le religieux. Le chemin, si chemin il y aurait, serait plus qu'étroit et périlleux : le fil acéré d'une lame de rasoir, avec d'un côté, l'enfer, et de l'autre, l'enfer !

Sigmund Freud conclut sa lettre au pasteur Oskar Pfister, datée du 25 novembre 1928, par ces mots : « *Je ne sais pas si vous avez saisi le lien secret qui existe entre l'«Analyse par les non-médecins» [1926] et l'«Illusion» [1927]. Dans l'un, je veux protéger l'analyse contre les médecins, dans l'autre contre les prêtres. Je voudrais lui assigner un statut qui n'existe pas encore, le statut de pasteurs d'âme séculiers qui n'auraient pas besoin d'être médecins et pas le droit d'être prêtres.* »³

Décharger l'analyse freudienne du préfixe “psy”, c'est vouloir, déjà, la désarrimer de toute référence médicale, ou désormais psychologique, pour ne pas dire universitaire, tout simplement. Dans son intervention, *Horizontalités du sexe*, Jean Allouch conclut : « *Ceci correspond au prix que nous devons payer pour que la psychanalyse redevienne ce qu'elle était : une pratique pariasitaire.* »⁴

Séparée de l'*Uni(que) vers Cythère*, l'analyse freudienne se révèle être une spiritualité, d'où l'autre garde-fous, que dressait le “Père né psy” de la psychanalyse, à l'endroit de, ou plutôt envers la religion et les prêtres. L'analyse freudienne n'en reste pas moins une thérapie, pas une psychothérapie, certes, une thérapie tout de même, une thérapie de l'âme, une thérapie du *souci de soi* : l'*epimeleia heautou* socratique, rappelé par Michel Foucault. Dussions-nous, pour cela, repartir au désert sur les rives du lac Mariout, désormais aux portes d'Alexandrie en Égypte. Nous y retrouverions peut-être les *Thérapeutes*, autour de l'ère chrétienne, ces “prenants soin de l'âme”, un terme que Freud lui-même ne dédaignait pas, usant assez souvent du mot de *Seele*.

Il y a quelque temps déjà que Jacques Nassif nous propose d'abandonner, dans nos pratiques et dans nos théories, les notions d'*esprit* ou de *psychisme*, pour ne pas parler de l'horreur de celle d'*appareil psychique*, et d'y préférer l'emploi du mot *âme*... L'âme, après tout, n'est pas qu'une notion religieuse. Philosophiquement, elle est le principe de la vie végétative et sensible, elle est la cause qui anime les êtres, qui les met en mouvement(s). C'est ce mouvement, cette poussée, que nous allons devoir tenter d'étudier, sans jamais vraiment finir.

Dans ses *Cahiers*, Paul Valéry notait : « *L'âme : donner un sens à ce vieux nom de souffle.* »⁵ Celui-ci est le premier et le dernier mouvement de la vie, son alpha et son

³ Sigmund FREUD, *Correspondance avec le pasteur Pfister, 1909-1939*, trad. de l'allemand par L. Jumel, Éditions Gallimard, Paris, 1966, p. 183

⁴ Jean ALLOUCH, *Horizontalités du sexe*, 19 janvier 2002, hôpital Sainte-Anne, à l'invitation du Cercle Freudien et d'Espace analytique, jeanallouch.com/rubrique/8/articles.html, p. 17

⁵ Paul VALÉRY, *Cahiers*, tome I, XXVII, 721, Paris, Gallimard, *La Pléiade*, p. 1203

oméga... Nous allons essayer de ne pas cesser d'en parler, c'est-à-dire de le perdre, de se perdre, à chaque fois, que nous croirions le saisir.

Dans *Aux sources de l'âme...*, Giovanni Sias reprend cette question de la spiritualité en questionnant le terme allemand de Freud : “*Geistigkeit*” avec les références héraclitéennes. Il co-mente : « *Ce parcours de la connaissance qui procède du sensible vers la spiritualité (Geistigkeit) est le même que celui indiqué par Freud à la fin de son œuvre, dans L'homme Moïse et la religion monothéiste, lorsqu'il parle du triomphe de la spiritualité sur la sensibilité*^{XVII} ».

[note XVII : L'expression utilisée par Freud est : “*Einen Triumph der Geistigkeit über die Sinnlichkeit*”. Le terme de “*spiritualité* n'est pas à entendre au sens religieux, mais en opposition à celui de “*sensibilité*”. Certains auteurs le traduisent par “*intellectualité*”, mais ici, il ne faut pas le confondre avec “*intellectualisme*” ou “*érudition*”. Le terme *Geistigkeit*, si difficile à traduire, convoque à la fois la “*spiritualité*” et l’“*intellectualité*”. Probablement, la traduction la plus proche serait “*sagesse*” dans son acception d'une pratique de la connaissance en Grèce classique et avant Socrate, à partir de la recherche sur le logos, et la phýsis des savants et poètes tragiques ; cette “*sagesse*” est aussi celle du judaïsme des prophètes anciens et des savants hébraïques du Moyen Âge.]

Freud reprend cela, non pas de la sagesse grecque, mais de la sagesse hébraïque.

La spiritualité est ce que l'on rencontre en s'éloignant de l'expérience sensible, lorsqu'on pénètre la chose dans ses enchaînements, lorsqu'on recherche “*la trame cachée*”, qui d'après Héraclite, “[...] est plus forte que celle du manifeste” (14 [A20]). Cependant en opérant de la sorte, et pour cette raison, nous la rencontrons comme “*spiritualité*”. Nous sommes poussés vers le divin. »⁶

Le sacré est en soi “*oxymorique*” : « *La notion de sacer ne coïncide pas avec celle de “bon” ou de “mauvais” ; c'est une notion à part. Sacer désigne ce qui ne peut être touché sans être souillé ou sans souiller ; de là le double sens de “sacré” ou “maudit” (à peu près).* »⁷ L'à peu près d'Alfred Ernout et d'Antoine Meillet n'est-il pas délicieux ?

Georges Bataille, *L'Érotisme* : « ... sacré désigne en même temps les deux contraires. » “*Devant*” lui, « *Les hommes sont en un même temps soumis à deux mouvements : de terreur, qui rejette, et d'attrait qui commande le respect fasciné. L'interdit et la transgression répondent à ces deux mouvements contradictoires : l'interdit rejette, mais la fascination introduit la transgression.* »⁸

Héraclite : « *Pour Dieu, belles sont toutes choses, et bonnes et justes ; mais les hommes tiennent certaines pour injustes, d'autres pour justes.* »⁹ (B102, DK)

Avec ce fragment de l'*Obscur* (ΣΧΟΤΕΟΣ) philosophe d'Éphèse, nous entrons de pleins pieds dans notre propos, celui de tenter de remonter *aux sources de l'âme*, par un retour de l'ancienne sagesse dans la psychanalyse, comme nous y invite Giovanni

⁶ Giovanni SIAS, *Aux sources de l'âme...*, op. cité, pp. 31-32.

⁷ Alfred ERNOUT, Antoine MEILLET, *dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, Klincksieck, 2001, 4^{ème} éd. nouveau format, 1^{ère} éd. 1932, p. 586.

⁸ Georges BATAILLE, *L'Érotisme*, Paris, Éditions de Minuit, *Arguments*, 1957, pp. 75-76.

⁹ *Scholia Graeca in Homeri Iliadem*, ad librum D, 4, in HÉRACLITE *Fragments*, M. Conche, op. cité, pp. 388.

Sias, en la compagnie des fragments d'Héraclite, dans son dernier livre paru en France. Marcel Conche *entend* ce fragment ainsi : (*extraits*)

« “Pour Dieu” ; entendons : du point de vue cosmique ou point de vue du Tout, et par “Tout”, entendons : l'ensemble formé par tous les couples de contraires – le monde. [...] Le laid, le mal, l'injustice étant indissociables de leurs opposés positifs – qui ont en eux leur condition de réalité – sont aussi réel qu'eux. On ne pourrait les supprimer sans supprimer ceux-ci. [...]

... en cela consiste la Justice cosmique, non exclusive de l'injustice, mais l'inscrivant dans la réalité, lui donnant sa juste place, celle de l'injuste. [...] ... s'il est juste – d'une justice qui tient à l'ordre contrasté du monde – qu'il y ait de l'injustice, celle-ci n'en devient pas juste pour autant, car c'est en tant que contraire de la justice qu'elle est autorisée. [...]

Ce qui constitue la réalité est l'unité et l'indissociabilité des contraires – des contraires, c'est-à-dire des termes qui toutefois s'excluent –, de telle sorte que, si l'un des termes disparaissait purement et simplement devant l'autre, cet autre ne pourrait plus ni être ni être nommé. La pensée d'Héraclite n'est ni optimiste ni pessimiste, mais tragique. »¹⁰

Comment, en bon *lacanien*, ne pas être abusé par l'écho d'une *linguisterie*, qui nous semblerait venir de ces propos de Marcel Conche ? Comment ne pas glisser, lorsqu'on parle de l'antique, sur la pente savonneuse de l'anachronisme ?

Le sacré, le séparé, de l'analyse freudienne, c'est, me semble-t-il, le lieu même de la cure, et son dispositif, et sa règle fondamentale. Aucun tiers n'y est admis. Aucun tiers ne le garantit. Tout ce qui est en dehors est profane. Une ou un (même si c'est le plus souvent un) se-disant, soit-disant, analyste, en dehors d'un tel espace temporel, n'est qu'un profane, qui ne peut proférer qu'inepties, fabulations : des propos hors-sujet – c'est le cas de le dire –, et n'être qu'« *une marionnette sans machiniste* »¹¹, selon la jolie expression de Jacques Nassif.

Héraclite : « Ne sachant pas écouter, ils ne savent pas non plus parler. »¹² (B19, DK),

« Bien-penser, la qualité suprême ; et la sagesse : dire le vrai et agir suivant la nature, à l'écoute. »¹³ (B112, DK)

Dans *L'Érotisme*, Georges Bataille considère : « Le monde profane est celui des interdits. Le monde sacré s'ouvre à des transgressions limitées. »¹⁴ prescrites et organisées. La règle fondamentale, qui invite à dire tout ce qui vient, n'est-elle pas une transgression prescrite et organisée de celle qui nous commande de tourner sept fois notre langue dans notre bouche ?

¹⁰ Ibid., p. 389.

¹¹ Jacques NASSIF, *Par les Marionnettes parler (Recherche sur le “Praticable”)* in *Le Coq-Héron*, n° 83, 1982, p. 52. La citation plus complète est la suivante : « Hors du praticable, c'est en tout cas bien ainsi que se présente une marionnette : qu'y a-t-il de plus infatigable qu'un psychanalyste qui continue de l'être à la ville comme à la scène ? Qu'y a-t-il de plus dénué d'esprit qu'une marionnette sans machiniste ? » Lire aussi à ce propos son dernier opus : *Le livre des poupées qui parlent*, E.M.E., Bruxelles, 2012.

¹² Clément d'Alexandrie, *Stromates*, II, 24, 4, in *HÉRACLITE Fragments*, texte établi, traduit et commenté par Marcel Conche, Paris, *Épiméthée*, puf, 1^{ère} édition : 1986, 4^{ème} édition : fév. 1998, 2^{ème} tirage : mars 2005, p. 50.

¹³ Stobée, *Anthologie*, III, 178, in *HÉRACLITE Fragments*, M. Conche, op. cité, p. 234.

¹⁴ Georges Bataille, *L'Érotisme*, Paris, Les Éditions de minuit, *reprise*, 1975/2011, p. 71.

Pour Giovanni Sias : « *Le caractère de l'unicité d'une expérience psychanalytique, qui inclut également la solitude dans laquelle elle se déroule, rappelle en effet le thème de la sage. S'accomplit ici la réalité du psychanalyste qui est un et seul. Sa solitude est déterminée par sa propre unicité.* »¹⁵

Dans l'analyse freudienne, « ... *il s'agit d'un constant exercice de parole qui cherche à exprimer sa propre relation avec la chose. C'est un logos en exercice, qui opère avec continuité et persévérance, le mode d'expression de soi par rapport aux objets du monde et, en définitive, au monde lui-même. La vérité de cette relation est toujours singulière.* »¹⁶

Héraclite : « *Tu ne trouverais point les limites de l'âme, même en parcourant toutes les routes, tant elle tient un discours profond.* »¹⁷ (B45, DK)

Giovanni Sias souligne à ce propos que : « *Les lettres de l'alphabet constituent un don du dieu aux hommes, l'écriture, procédant de son essence divine, est capable d'éloigner l'homme de la faiblesse et de la petitesse de son humanité.*

Sous cet aspect, les savants grecs et hébraïques ont beaucoup de choses en commun malgré les différences de leurs langages et de leurs histoires. Aucun d'entre eux n'aurait jamais songé à porter la vérité aux hommes, à les obliger à une seule vérité, comme le fait la religion. »¹⁸

Héraclite : « *Le maître dont l'oracle est celui de Delphes ne dit ni ne cache mais donne des signes.* »¹⁹ (B93, DK)

Comment l'analyse freudienne peut-elle entendre, com-prendre une spiritualité, non religieuse, c'est-à-dire, n'être (pré-)occupée que par le sacré, débarrassé, autant que faire se peut, des liens de la religion ?

Giovanni Sias précise : « *Blanchot, lecteur de Ramnoux mais aussi d'Héraclite, ne se trompe pas et identifie ici le passage du discours religieux au discours de la physis, où ce qui se conserve et ne se perd pas est véritablement le sacré, mais, et surtout si, épuré de toute superstition religieuse. Je soutiens ici que c'est bien cela que la psychanalyse a récupéré à l'âge de la science.* »²⁰

Dans son avant-dernier livre, *L'ingérence divine I : Prisonniers du grand Autre*, Jean Allouch nous attire, quant à lui, du côté d'une érotique, dussions-nous, comme nous y invite Jacques Nassif, relire Bataille, malgré ou peut-être surtout, à cause de « *la gêne [éprouvée par Lacan] à [son] endroit [...], [gêne] (parfaitement repérée par Sollers)* »²¹.

Il me semble qu'ils – autant Jean Allouch que Giovanni Sias – nous indiquent la même voie (voix ?), celle de la pulsion, celle de cette poussée constante, de cette bouche béante et de ce ventre grouillant.

Selon Héraclite, *tout s'écoule*²² : PANTAREI²³.

¹⁵ Giovanni SIAS, *Aux sources de l'âme...*, op. cité, p. 64.

¹⁶ Ibid., p. 65.

¹⁷ Diogène Laërce, *Vies des philosophes*, IX, 7, in *HÉRACLITE Fragments*, M. Conche, op. cité, p. 357.

¹⁸ Giovanni SIAS, *Aux sources de l'âme...*, op. cité, p. 33.

¹⁹ Plutarque, *Sur les oracles de la Pythie*, 404 D, in *HÉRACLITE Fragments*, M. Conche, op. cité, p. 151.

²⁰ Ibid., pp. 66-67.

²¹ Jean ALLOUCH, *L'ingérence divine I...*, *Prisonniers du grand Autre*, Paris, EPEL, 2012, p. 122.

²² Simplicius, *Commentaire de la physique*, p. 887, 1 Diels, in *HÉRACLITE Fragments*, M. Conche, op. cité, p. 467.

“Les tous”²⁴ s’écoulent. Ça pousse... (*toi de là que je m’y mette...*)

Le génie de Freud a été, à mon humble – et donc orgueilleux – avis, d’élire, au sujet des êtres parlants, que nous sommes, toujours non-finis, à part dans la

²³ Héraclite a-t-il seulement écrit un livre ? Même Marcel Conche se pose la question, et nous livre ses conjectures : « *Y avait-il même “livre” à proprement parler ? [...] La matière du livre grec était le papyrus (arrivé d’Égypte à la fin du VII^e siècle) et le livre avait une forme de rouleau. Il n’était écrit qu’au recto, en majuscules et en colonnes parallèles. Tel était déjà, croyons-nous, le livre d’Héraclite (il eût pu écrire sur des plaquettes d’argile, comme ne Assyrie ou à Pylos, ou sur cuir – cf. Hérodote, V, 58 – mais, ces procédés se prêtant moins bien à l’écriture, il n’y eût fait appel qu’en dernier recours). [...] L’ouvrage était écrit en dialecte ionien et en prose rythmée (Marcovich, après Deichgraber a mis en relief, y compris par la typographie, ces éléments de rythme). Les mots n’étaient pas séparés ; l’accentuation et la ponctuation étaient inexistantes (il n’était pas nécessaire qu’Héraclite fût obscur à “dessein” [...]) [...]. L’Artémision d’Éphèse, dont la construction, commencée vers 560 av JC, demanda une centaine d’année – et donc se poursuivit durant toute la vie d’Héraclite (qui, en y plaçant son livre, le confiait à ce qui, de toutes les choses humaines, lui semblait devoir être le plus durable) – et qui surpassait alors par ses dimensions tous les autres temples grecs [...], fut détruit en 356, par l’incendiaire Erostrate, et alors, sans doute, avec lui, l’original du livre d’Héraclite. » in HÉRACLITE Fragments, M. Conche, op. cité, pp. 7-8.*

²⁴ Jacques LACAN a mis ce fragment d’Héraclite en exergue de son seul poème connu : *Hiatus Irrationalis*, un sonnet daté du 6 août 1929. 43 ans plus tard, commentant le B64 DK, [τα δε πάντα οικιζει κεραυνός, “la foudre gouverne tout”, d’après M. Conche (op. cité, p. 302)] lors du congrès de La Grande Motte, *Sur la passe*, le samedi après-midi 3 novembre 1973, Lacan proposa de traduire *ta de panta*, par *les tous*, plutôt que par un *univers* aussi totalisant qu’illusoire. Je le cite plus largement : « Si je voulais en parler [de l’expérience de la passe], je dirais d’un mot que j’emprunterais à ce que j’ai entendu, dans une de ces salles, je regrette de ne pas pouvoir en faire hommage à la personne qui l’a dit, une personne a dit que la passe c’était quelque chose comme l’éclair. Ça m’a évidemment beaucoup frappé, ça n’a pas pu ne pas éveiller en moi, d’autant plus que c’est quelque chose qui est pour moi, comme je l’ai indiqué l’autre jour, une lecture très actuelle, une phrase, une phrase célèbre d’Héraclite qui dit : τα πάντα οικιζει κεραυνός ce qui se traduit, quand ça se traduit, si c’est traductible ; qui se traduit quand même littéralement, parce que κεραυνός ça veut dire le tonnerre, je ne dirai pas dans toutes les langues, mais justement dans la langue grecque, le tonnerre régit τα πάντα : alors là, je ne vous le traduirai pas, parce que c’est intraduisible ; Diels qui a recueilli les fragments d’Héraclite, qui en fait le recueil en quelque sorte définitif, authentifié, c’est un remarquable philologue, Diels traduit par l’univers ; comme je le faisais remarquer à quelqu’un au cours d’une conversation comme ça à dîner, c’est absolument fausser tout que de l’appeler l’univers, disons plutôt que : il n’y a que l’éclair qui en fait, pour un instant, pour un éclair, l’univers ! et très précisément τα πάντα qui est un pluriel, je le dis pour ceux qui, ici, ne savent pas la langue grecque, τα πάντα ne peut pas se traduire parce que c’est quelque chose comme « les tous » mais « les tous » en tant que divers, en tant qu’il y a un tas de tous. Il y a un tas de tous qui sont radicalement distincts et s’il y a une chose certes qu’indique l’expression τα πάντα (celle qui, ne l’oubliez pas, commence la phrase, puisque c’est τα πάντα οικιζει : l’accusatif est mis d’abord), τα πάντα ça veut dire : « les tous – c’est l’éclair qui les régit ». C’est-à-dire que pour un instant, ce dont on s’aperçoit, c’est que l’éclair les fait peut-être bien faire une petite poussée vers l’univers, mais que ce que l’éclair assurément démontre, c’est qu’il n’y en a pas. Et nous sommes, bien sûr, parce que c’est commandé par notre position subjective, obligés de penser le monde comme un univers, alors que rien n’assure, rien n’assure en rien, qu’il y ait quoi que ce soit de commun, par exemple, entre la poussée des êtres vivants et les conditions plus ou moins stellaires dans lesquelles ils se trouvent nécessités d’habiter. Rien ne le prouve ; l’origine de la vie, personne n’en est encore sorti, on s’y efforce bien sûr, on s’efforce de déboucher ce trou, mais y arrivera-t-on, ce n’est pas couru ; les τα πάντα, cette énonciation même, procède d’une idée véritablement principielle de l’hétérogénéité entre les choses, disons, pour ne rien dire de plus. » (in *Pas-tout-Lacan*, ecole-lacanienne.net/pastoutlacan70.php, pp. 1476-77).

Dans sa participation, *Dépathologisations : homosexualité, transsexualisme... quoi d’autre ?*, le dimanche 23 septembre 2012, lors du troisième congrès d’Espace analytique, à la table ronde intitulée *Clinique de la modernité*, Jean ALLOUCH radicalise encore un peu plus ce τα πάντα lacanien de 1973, en ne gardant que “les divers”, plutôt que “les tous”, qui participent encorps un peu d’un *univers* (in jeanallouch.com/rubrique/4/interventions.html, p. 6).

mort et encorps, l'emploi du mot *Trieb*, que l'on a traduit, par la suite, en français par *pulsion*, plutôt que celui d'*Instinkt*.

C'est la folie même du symbolique, que de tenter désespérément, sans jamais cesser, de couper, de séparer, de partialiser la pulsion. Avec la pulsion, nous retrouvons une érotique, celle de l'Éros primordial, Éros d'*avant* la sexuation, d'*avant* la séparation entre féminin et masculin. Il est vieux comme le monde, et donc bien *antérieur* à Aphrodite, et à son rejeton joufflu. Dans la *Théogonie* d'Hésiode, d'abord vient à la forme *Khàos*, et dans ce premier temps hors temps, *Gaïa* et *Éros*, *le plus beau des dieux immortels*. Une bouche béante, un ventre grouillant, et une poussée constante...

L'*Éros primordial* pousse les unités fondamentales à produire au jour ce qu'elles cachent obscurément en leur sein. Il ne réunit pas deux, qu'il séparerait par la sexuation, pour en faire un troisième ; il rend manifeste la multiplicité contenue dans l'unité. Dans cette érotique primordiale, il n'est jamais question d'un quelconque rapport sexuel. Face à l'énigme de cette poussée constante, nous ne cesserions pas d'errer entre le mythe de la psychanalyse qu'en a fait Freud, et le mystère du réel lacanien, dans son embrasement par le symbolique.

Giovanni Sias introduit son dernier livre par ces questions autour de la *psyché*, et de la *phýsis* : « ... *si la psychanalyse, et Freud en tant qu'“initiateur” d'une telle pratique au moment où la science prédomine, se fondent sur la psyché, c'est parce que cette science s'est attachée à en chercher la nature, édifiant sa théorie à partir de l'attention portée à la phýsis.* »²⁵

D'emblée, avec Freud lui-même, revu, relu, par Giovanni Sias, nous ne serions plus dans le “psychologique”, mais dans le “physiologique”... Pour autant, si “corps” et “esprit” font plus d'un, ils ne feraient, me semble-t-il, jamais tout à fait deux.

« *Le moment le plus délicat et difficile du processus analytique est celui où l'on s'aperçoit, qu'au fond, ce ne sont que des bavardages. Cependant, c'est aussi le moment où l'on se rend compte de l'intérêt et de l'importance des possibilités du logos. Nous pouvons affirmer que la vérité ne réside jamais en ce que l'on dit en croyant dire ce qui est et ce que l'on est. Au contraire, elle se situe plus particulièrement dans le geste, dans le mouvement du corps : le corps, dans ses sensations, dans la joie ou la douleur, dans le plaisir ou le déplaisir, ne ment pas. Lorsqu'on essaie de dire ce que l'on a éprouvé et vécu avec le corps, on découvre que les mots réintroduisent le mensonge. Lorsqu'on essaie de dire, on déforme. [...] Néanmoins, notre dire naît de la vérité et l'emporte avec soi.* »²⁶

L'homme parlant peut se contredire, il ne peut se contre-sentir/ressentir.

Giovanni Sias ne manque pas de noter : « *Mais “initiateur” est déjà inexact par rapport au cadre de Freud et de son travail. [...] Je crois qu'Arthur Schnitzler avait raison quand il écrivait dans ses notes sur la psychanalyse : “ Ce qui est nouveau ce n'est pas la psychanalyse, mais Freud.” En effet, la psychanalyse est un exercice que les hommes, en quête de spiritualité, ont toujours pratiqué sous des noms et des formes différentes selon les époques, des*

²⁵ Giovanni SIAS, *Aux sources de l'âme...*, op. cité, p. 11.

²⁶ Ibid., p. 51.

savants grecs aux prophètes hébreux antérieurs, voire bien avant si on pense aux témoignages des Sumériens et des Égyptiens. L'épopée de Gilgamesh... »²⁷

Et cet auteur nous fait repartir à Éphèse²⁸, au tournant du V^{ème} siècle av JC, re-trouver *l'obscurité* d'Héraclite, dont une représentation²⁹ illustre la couverture des *éditions du crépuscule*. Je ne vais pas reprendre toute la richesse éclairée, avec ses parts d'ombre indispensables, que déploie ce livre sur le *logos* héraclitéen, où il dénonce la « *vision introspective, "psychologiste", et intimiste* », que « *la psychanalyse a adopté[e]* », « *en suivant son penchant humaniste* », et en ayant « *renonc[é] à sa vocation scientifique* »³⁰. « *Le concept d'être "constitutif" du logos nous indique qu'il n'existe aucun phénomène antérieur au "discours" qui le fonde.* »³¹

Je me contenterai de larges citations/traductions (en l'occurrence de Laura Cecotti-Stievenard), devenant avec plaisir un citeur, dans ces *histoires* qui n'en manquent pas... Devant un tel texte, je n'ai eu ni le goût, ni l'envie, de l'emphase de la paraphrase – ni ceux du travail qu'elle exige...

D'emblée, Giovanni Sias nous y met en garde contre cette « *idée reçue, très répandue, [qui] considère la psychanalyse, comme une pratique introspective, telle que l'individu, à travers un parcours "à rebours", remonte jusqu'à la cause de ses symptômes. De cette manière, il s'en libère et guérit. Cette approche reflète tout un substrat magique et religieux dont les théories psychologiques et thérapeutiques sont imprégnées. Elle reste une croyance, une superstition d'origine religieuse, la permanence d'une thaumaturgie d'essence divine.* »³²

Il peut alors écrire : « *En ce qui concerne les psychanalystes, ils sont souvent victimes d'une illusion : ils croient comprendre ce qui leur est dit, simplement parce qu'ils peuvent le transposer dans un langage "jargonant". [...] ... le vrai pari pour un psychanalyste, ce n'est jamais de répéter ce qui a déjà été dit, mais de trouver le langage pour exprimer ce qui n'a pas encore été énoncé.* »³³ « *Dans son mouvement, le logos vise la vérité absolue. Dans les profondeurs de l'âme, et du moment où on en parle, ce n'est déjà rien de plus que représentation...* »³⁴

Ce qui intéresse Giovanni Sias dans ses études héraclitéennes, c'est « *l'ouverture au thème de la spiritualité liée à l'abyssale profondeur de l'âme (psyché). [...] Il [le logos] constitue une ouverture perpétuelle de cette même profondeur. Pendant ce cheminement du logos, le langage se complexifie, atteint des interiorités autrement inconnues, il se soigne de la maladie de la doxa, et s'amende du monde illusoire du phénomène pour se rapprocher de la vérité*

²⁷ Ibid., p. 12.

²⁸ « ... l'*akmé* d'Héraclite (sa quarantième année) doit se situer sous le règne de Darius (522-486 av JC) – Diogène précise (IX, 1) : dans la LXIX^e olympiade (504-501), mais sans doute se fait-il l'écho d'une déduction ou d'Apollodore ou du fondateur de la chronologie ancienne Ératostène (275-194 av JC) », in *HÉRACLITE Fragments*, M. Conche, op. cité, p. 5.

²⁹ Elle fut peinte, au début du XVI^{ème}, en repentir par Raphaël sur sa *fresque* dite de l'*École d'Athènes*, sous les traits de Michel-Ange, dans les *appartements* du Pape Jules II (Chambre de la signature), au Vatican. Si, d'emblée, à droite, il avait *opposé* Aristote – la paume et les cinq doigts tournés vers la Terre – à Diogène en dessous, à gauche, il avait laissé vide l'espace sous Platon – l'index pointé vers le Ciel –, à qui, pour Raphaël, personne (aucun autre philosophe grec digne de ce nom) ne semblait devoir, pouvoir, s'opposer, sauf bientôt, bien sûr, l'Obscur Héraclite...

³⁰ Giovanni SIAS, *Aux sources de l'âme...*, op. cité, pp. 12-13.

³¹ Ibid., p. 15.

³² Ibid., p. 11.

³³ Ibid., p. 17.

³⁴ Ibid., p. 20.

et de sa nature tragique. Ici le logos est pris dans son tournoiement perpétuel vers l'inaccessible, vers l'insondable abîme de la psyché, dans un voyage sans fin qui conduit à la sagesse. »³⁵

Pour entreprendre ce *voyage sans fin*, il nous faut quitter les chemins balisés des savoirs encyclopédiques, et les désespérances de leurs espérances, pour tenter d'emprunter ceux où l'on n'attend l'espéré.

Héraclite : « *Pythagore, fils de Mnésarque, pratiqua l'enquête scientifique plus que tous les autres hommes, et, ayant fait un choix de tels écrits en prose, se fit une sagesse de son cru – compilation savante, art trompeur.* »³⁶ (B129, DK) « *S'il n'espère pas l'inespérable, il ne découvrira pas, étant inexplorable et sans voie d'accès.* »³⁷ (B18, DK)

Nous rappelant cette sagesse ancienne pour laquelle « *les savants tant grecs qu'hébreux sont comparables entre eux dans la détermination de [son] origine divine* » : « *elle appartient aux dieux et à travers le dieu elle parvient aux hommes* »³⁸, Giovanni Sias nous en indique le chemin : « *... à un niveau de la transcendance du logos qui, en tant que tel, ne peut pas se déterminer dans sa nature (phýsis), ni en avoir une représentation, mais également s'en approprier, le dominer et le maîtriser. Toutefois il faut le saisir dans son immanence, en tant qu'unique possibilité d'expression de l'homme dans le monde. [...] ... de toutes les manières, on ne pourra jamais accéder à la sagesse divine, mais uniquement à cette possibilité, ce qui est quand même déjà au-delà de l'humain, d'une sagesse qui permet de saisir la tromperie. La vérité n'est toujours pas accessible, mais la tromperie ne triomphe guère. Toute recherche sur la phýsis procède de cette manière.* »³⁹

Toute recherche sur la pulsion devrait procéder de cette manière.

« *Le dieu peut la désigner et la montrer mais ne peut pas la dévoiler aux hommes, auxquels il est donné de la rechercher et non pas de la connaître. Héraclite l'énonce dans le fragment 22 B123 DK : "Naissance aime se cacher." (φύσις κρύπτεσθαι φιλέει). Le logos ne peut pas la révéler, le mot échoue toujours dans son intention de connaître la vérité absolue et exacte de la chose.* »⁴⁰

Giovanni Sias peut souligner que « *Freud accomplit le même mouvement quand il découvre que les rêves sont interprétation.* »⁴¹ Cela lui permet définir l'éthique de la psychanalyse, dans son rapport au sacré : « *Ce qui compte ici est que chaque interprétation d'un rêve atteint une limite impossible à dépasser, mais, surtout, qu'il n'est pas permis de dépasser. Cela concerne justement le sacré. Il n'y a pas de doute que le rêve, au niveau de l'imaginaire, représente un lien avec le sacré et le divin. La limite insurmontable rencontrée par chaque rêve est appelée par Freud, Omphalos, désignée en tant que "l'ombilic du rêve". [...] De cette façon, le rêve parvenu à son ombilic devient unnerkant selon Freud. Ce lieu impossible [inaccessible] se définit comme "éthique". Nous y reconnaissons l'essence de l'éthique psychanalytique, sa capacité de saisir ce qui se constitue en tant que sacré. Dans la psychanalyse, l'éthique est toujours donnée par son rapport au sacré.* »⁴²

³⁵ Ibid., p. 21.

³⁶ Diogène Laërce, *Vies des philosophes*, VIII, 6, in *HÉRACLITE Fragments*, M. Conche, op. cité, p. 106.

³⁷ Clément d'Alexandrie, *Stromates*, II, 17, 4, in *HÉRACLITE Fragments*, M. Conche, op. cité, p. 243.

³⁸ Giovanni SIAS, *Aux sources de l'âme...*, op. cité, p. 21.

³⁹ Ibid., p. 22.

⁴⁰ Ibid., p. 23.

⁴¹ Ibid., p. 24.

⁴² Ibid., pp. 26-27.

« *Le combat est père et roi de toutes les choses* » dit Héraclite. Mais le combat nécessite des adversaires et aussi des juges. Le combat est justice, c'est la justice du monde et dans le monde. Il s'agit d'une trame de renversements (l'arc et la lyre), où, pour s'accorder, il faut d'éloigner, où ce qui est opposé tend à converger. Toutes les choses émergent du combat, d'où il est nécessaire que le combat entraîne également la justice. Dans le jeu des renversements et des nécessités, les juges et les adversaires ne sont plus séparés : les juges combattent et les adversaires jugent⁴³. C'est la justice de Polémos, la justice de la pluralité qui n'admet aucune permanence, et donc, aucun "être". »⁴⁴

Héraclite : « *Nous entrons et nous n'entrons pas dans le même fleuve ; nous sommes et nous ne sommes pas.* »⁴⁵ (B49a, DK)

« *On ne peut pas entrer deux fois dans le même fleuve.* »⁴⁶ (B91, DK)

Pour Giovanni Sias, « *Héraclite regarde le monde, le regarde périr et renaître, la vie est dans la mort, et dans la mort, il y a la vie. Cependant vie et mort, naître et mourir ne sont rien d'autre que des mots, des noms qui ne possèdent que la réalité du discours qui les prend et les lie pour montrer ainsi que la vie est un mot qui peut exister uniquement en relation à son contraire supposé, la mort, qui lui donne un sens. De même pour la mort. Le logos enchaîne toutes les choses, il contraint et lie les dispersions de Polémos en créant un flux de représentations qui se dénoue à partir des descriptions des choses.* »⁴⁷ « *Cependant [logós] vit un temps volubile, puisque Polémos se réapproprie toujours le mouvement sans fin des choses...* »⁴⁸

Héraclite : « *Il faut savoir que la guerre est universelle, et la joute justice, et que, engendrées, toutes choses le sont par la joute, et par elle nécessitées.* »⁴⁹ (B80, DK)

« *La guerre est le père de toutes choses, de toutes le roi ; et les uns, elle les porte à la lumière comme des dieux, les autres comme hommes ; les uns elle les fait esclaves, les autres libres.* »⁵⁰ (B53, DK)

Je vais, et je veux, m'arrêter, un instant, sur ce fragment B123⁵¹ de la classification de H. Diels und W. Kranz. C'est la plus belle énigme, que je

⁴³ Friedrich NIETZSCHE, *La philosophie à l'époque tragique des Grecs*, Gallimard, Paris, 1990.

⁴⁴ Giovanni SIAS, *Aux sources de l'âme...*, op. cité, p. 46. (*Le monde n'est qu'une branloire pérenne. [...] Je ne peins pas l'être, je peins le passage...* MONTAIGNE, *Essais*, III, 2)

⁴⁵ Héraclite le rhéteur, *Allégories d'Homère*, 24, in *HÉRACLITE Fragments*, M. Conche, op. cité, p. 453.

⁴⁶ Plutarque, *Sur l'E de Delphes*, 18, 392b, in *HÉRACLITE Fragments*, M. Conche, op. cité, p. 459.

⁴⁷ Giovanni SIAS, *Aux sources de l'âme...*, op. cité, p. 47.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 48.

⁴⁹ Celse dans Origène, *Contre Celse*, VI, 42, in *HÉRACLITE Fragments*, M. Conche, op. cité, p. 437.

⁵⁰ Hippolyte, *Réfutation de toutes les hérésies*, in *HÉRACLITE Fragments*, M. Conche, op. cité, p. 441.

⁵¹ L'histoire – au sens de l'*historia*, "l'enquête" – de ce fragment est des plus exemplaires dans ces contextes d'*obscurité*. Elle est encorps plus profonde dans ce fragment. Entrer dans ces forêts obscures, c'est accepter d'y perdre le côté droit, la voie droite. « ... *per una selva oscura / che la diritta via era smarrita* », toscanisait Dante *au milieu du chemin de notre vie*, c'est-à-dire au début de la *Divine comédie*.

Marcel Conche le cite (op. cité, p. 253) d'abord d'après Proclus (410-485), né à Xanthe (Thrace), philosophe néo-platonicien de l'école d'Alexandrie. Il n'omet cependant pas de dire que le « *plus ancien citateur est Philon, en un passage des Questions sur la Genèse (IV, 1, p. 237, Aucher)* ». Philon, le Juif, (ca 20 av JC – 54 ap JC), né à Alexandrie, philosophe grec, entreprit de concilier le *mosaïsme* avec la doctrine de Platon. Ce passage des *Questions sur la Genèse* n'est toutefois d'aucun secours, puisque le texte ne nous est connu que dans une traduction arménienne ancienne. Ce sont les autres citations philoniennes qui en donnent le texte grec, mais ce ne sont que réminiscences, sans la mention d'Héraclite, et M. Conche de les citer : *De somniis*, I, 6 ; *De mutatione nominum*, 60, etc., ainsi que d'autres réminiscences de ce type, sans la mention d'Héraclite, à nouveau, chez divers auteurs (Manilius, IV, 869 s. ; Julien, *Discours*, VII, 216 c.).

connaissse, à propos de la pulsion, du symptôme, de leur destin. Giovanni Sias peut écrire : « ... s'il y a un lieu où la vérité se montre sans équivoque, et dans toute sa clarté, c'est bien dans le symptôme. Mais du symptôme nous ne pouvons rien savoir et, du moment où on en parle, nous construisons des opinions souvent trompeuses. »⁵²

C'est, encorps, le premier fragment que je n'ai jamais vraiment étudié, grâce au livre d'Alain Didier-Weil, *Un mystère plus lointain que l'inconscient*, :

« Phusis philei kryptestai », proposa « dans la sentence 123 », « Héraclite, contemporain des premiers tragiques, [qui] est à ma connaissance celui qui conçoit le plus radicalement la pensée d'une tiercité dépassant le dualisme lié à la découverte de la différence ontologique entre l'être et l'étant, faite par les présocratiques. »⁵³

Alain Didier-Weil poursuit sa traduction/hison du fragment grâce au « livre magnifique que Pierre Hadot⁵⁴ a récemment consacré à la traduction de cet aphorisme [...]. Il montre entre autre à quel point la traduction latine : “la nature aime à se voiler” a amoindri de façon considérable la portée de cet aphorisme. En traduisant “phusis” par “la” nature, Pierre Hadot met en évidence ce que la substantification de “phusis” fait oublier : en l'occurrence que “phusis” n'est pas un substantif mais un verbe tendant à signifier : ce qui croît, ce qui se dévoile, ce qui advient... Par le mot “philei” (amitié, amour) qu'il introduit entre ce qui tend à apparaître (phusis) et ce qui tend à disparaître (kryptestai), Héraclite introduit entre les deux termes antagonistes l'idée d'un point de vue tiers que Pierre Hadot propose de traduire ainsi : il y a un même amour pour ce qui apparaît et ce qui disparaît. »⁵⁵

En inversant les deux derniers mots du fragment B123, Alain Didier-Weil peut soutenir la thèse de Pierre Hardot : une même amitié (plutôt qu'amour, nous y reviendrons) entre ce qui apparaît et ce qui disparaît. S'ils pèchent dans la lettre, dans l'esprit héraclitéen – pour autant qu'il existerait –, ils retrouvent *l'unité et l'indissociabilité des contraires*, si chères à Marcel Conche.

D'ailleurs, en accentuant la valeur verbale de la *phýsis*, Pierre Hadot poursuit l'exégèse que Marcel Conche proposait dans “son” « HÉRACLITE Fragments » : « De plus le mot Φύσις implique, avec le verbe φύω – pousser, faire naître, faire croître –, une notion dynamique, celle d'une force productive, génératrice. Certes le sens d'un mot dans le discours vivant ne se déduit pas à son étymologie. Telle ou telle nuance vient au premier plan

Le passage de Philon en questions sur la Génèse, qui ouvre le *livre IV*, est le suivant dans la traduction française de C. Mercier de la traduction latine d'Aucher de la traduction arménienne ancienne du texte grec de Philon : « Pourquoi l'Écriture dit-elle : “Et le Seigneur Dieu apparut à Abraham au chêne de Mambré, quand il était assis à la porte de sa tente à la chaleur du jour, et il leva les yeux” ? (Genèse, 18, 1-2). Le sens littéral me semble être très clair ; toutefois seul l'arbre qui est allégorisé par l'expression chaldéenne exige d'être expliqué. Selon Héraclite, l'arbre – notre nature – aime à se cacher. »

D'après Marcel Conche, « la traduction latine d'Aucher, qui fait figurer le mot arbor dans la citation d'Héraclite, est fautive ; il a induit en erreur Schuste. » Conche cite enfin un autre citeur : Thémistius (*Discours*, V, 69 b), (315-390), rhéteur grec, auteur de paraphrases sur l'œuvre d'Aristote. Il est le plus ancien citeur dont nous ayons le fragment en grec, en une citation qui ne soit pas une simple réminiscence sans la mention expresse d'Héraclite, mais plus de trois siècles après Philon, neuf après Héraclite... Proclus aurait-il lu Thémistius, qui aurait lu Philon, qui aurait lu Héraclite, ou bien aurait-il lu Héraclite lui-même ? L'aurait-il lu en grec, en latin, voire en arménien... ? Et pourquoi pas en araméen ?

⁵² Giovanni SIAS, *Aux sources de l'âme...*, op. cité, p. 52.

⁵³ Alain DIDIER-WEIL, *Un mystère plus lointain que l'inconscient*, Flammarion, *Aubier Psychanalyse*, Paris, 2010, p. 45.

⁵⁴ Pierre HADOT, *Le voile d'Isis*, Gallimard, 2004.

⁵⁵ Alain DIDIER-WEIL, *Un mystère plus lointain que l'inconscient*, op. cité, p. 46.

[...]. Mais, dans le cas présent, il est dit que la φύσις “aime”, ou “a coutume de”, se cacher, ce qui renvoie à une activité de la φύσις, non pas à une essence ou à une constitution fixes ou fixées, mais à une φύσις opérante, à un dynamisme constituant. »⁵⁶

Nous re-trouvons là la pulsion si chère à Freud. Pour tenter de poursuivre cette exégèse, je ne peux que reprendre à Pascal Quignard, les mots qu’il a prononcés, dans sa conférence, donnée à trois reprises, dans trois lieux différents, en 2010 : *Leçons de solfège et de piano*. Là encorps, toute tentative de paraphrase serait vaine et mal venue.

Le singulier solitaire – encorps un autre – des bords de l’Yonne y disait :

« Physis kryptesthai philei. Là encore, en petit grec, cela donne : nature cacher aime.

On traduit habituellement, pas si mal que ça : La nature aime à se cacher.

Je vais encore faire le pédant. Tout le monde sait que je suis profondément pédant. Et c’est très bien ainsi. Personne ne l’est jamais assez dès l’instant où il s’agit de sonder le mur, afin de pouvoir le renverser. Il faut dire que le mot physis en grec ne désigne pas la nature (pas plus qu’il ne désigne la physique). La natura latine, c’est clair, c’est tout ce qui naît. Mais la physis grecque couvre une région de l’être beaucoup plus vaste que la vie. Elle ne renvoie pas à ce qui naît. Le mot physis, en grec, c’est tout ce qui pousse. Les fleurs qui poussent, les sexes qui s’érigent, le vent astral qui déplace les météores et les planètes, le soleil qui se lève, la vague immense qui s’abat sur la plage. C’est, dans le temps, le temps lui-même, l’arrivée qui arrive dans l’arrivée. Le mot latin qui traduit le mieux le mot physis est sans doute le mot pulsio, impulsion, poussée, pulsion.

En grec le mot physis désignait couramment le sexe masculin.

Vous percevez mieux le sens de la phrase si vous traduisez : Le sexe masculin – ce que les Romains appelaient le fascinus – aime à s’encrypter. Dans un premier temps la poussée aime se dissimuler. En d’autres termes, si la natura des Romains aime le printemps, la physis des Grecs a de l’amitié pour l’hiver, pour la nuit de l’hiver avant que tout pousse, ou plutôt afin que tout pousse. Le fragment CXXIII d’Héraclite (Proclus, Comment. Répub. II, 107) ne contient que trois mots, Physis kryptesthai philei, mais si on veut le traduire à peu près clairement il faut multiplier les mots, il faut dire : Avril a de l’amitié, un pas en arrière, pour mars, où il se prépare, où le monde gonfle sous la terre de l’invisible, de même que le soleil a de l’amitié pour la nuit dont il revient, chaque matin, chaque jour, dans l’aube, de même que la

⁵⁶ HÉRACLITE Fragments, M. Conche, op. cité, pp. 253-254. La fin de la citation du texte de M. Conche est la suivante : « Si la nature “aime à se cacher” ou peut-être à “jouer à cache-cache”, comment se cache-t-elle ? Dans le jeu de cache-cache, on cherche une cachette. Mais ici où la nature se cacherait-elle ? Il n’y a pas autre chose que la nature, derrière quoi elle puisse se cacher. Il n’y a qu’elle. Ainsi elle ne peut pas ne pas se montrer. Mais tout en se montrant, elle se cache. Que nous montre-t-elle ? Les contraires qui s’opposent. Mais cette adversité, cette répulsion apparente des contraires, cache leur complémentarité et leur complicité. Ou : des êtres, des “étants” voilà ce à quoi, dans l’immédiateté, nous avons affaire ; et ces êtres ont leur constitution, leur structure, leur essence. Or ce qui est caché est : 1) d’abord que constitution, structure, essence, ne sont que des résultats : elles résultent d’un processus constituant, essentialisant – la nature ne nous montre, ne met sous nos yeux, que l’aboutissement de son geste, non le geste même ; 2) ensuite que la “constitution” ou l’“essence” des choses ne sont nullement assurées de leur stabilité et soustraites au devenir : au contraire, toujours en questions en elles-mêmes, ce ne sont pas des natures ou des essences intemporelles – la **nature n’a jamais rien d’intemporel** –, mais des thèmes que le déroulement des événements respecte jusqu’au moment où le cours des choses en décide autrement. Qu’est-ce, par exemple, qu’un “arbre” ? Simplement un thème qui, pour un moment, sert de sujet aux variations du devenir. » Ibid., pp. 254-255.

naissant vit dans le premier monde, celé dans le monde invisible, avant qu'il surgisse sur le rivage lumière. [...]

Le futur, en ce qui concerne le temps, est ce qui est crypté.

Le mot français futur (phutur) vient lui-même du mot grec phusis.

C'est l'appel. [...]

Une voix, même obscure, même vaine, tournée vers l'avenir, obtient l'avenir. Elle appelle. Et cet appel cherche la venue de quelqu'un qui entend l'appel auprès de celui qui appelle. Même si tous ceux qu'elle appelle sont morts, elle appelle encore, elle appelle de façon absolue. C'est comme le rêve pour la vue. [...]

L'appel espère dérouter l'autre de son chemin pour faire venir là où il est émis.

D'une part le cri achemine celui qui l'entend vers la source. D'autre part le criant anticipe un mystérieux "être entendu par l'autre" au fond de son cri.

Dans tous les cas le cri est comme un rêve. Il est hallucinatoire. Dans l'âme de celui qui crie une "audition imaginaire" préside à l'appel qui s'élève et se plaint.

C'est ainsi qu'un "autre que soi", plus ancien que soi, plus pathétique que soi, erre dans la voix, vers lequel le soi s'écrit mystérieusement. Physis c'est pousser. Le poussin (quel mot extraordinaire) "pousse" ses premiers cris à l'intérieur de l'œuf. [...]

Énigmatique appel au sein du premier monde en direction de ce que le premier monde ignore. [...]

Étrange appel à un corps autre jamais vu, à un soleil jamais vu.

La cryptographie est originaire.

Comme la conception humaine, abritée loin, dans l'invisible, très loin des grandes lèvres qui bordent le sexe des femmes, au fond de la crypte des mères.

Comme la sexualité, l'écriture sert à "transmettre cachée" la voix.

C'est toujours le fragment CXXIII d'Héraclite : physis kryptesthai philei. »⁵⁷

Y aurait-il une autre pulsion qu'invitante, chez ces êtres criant que nous sommes ? Nous parlerions parce que nous serions appelés à répondre. Littéralement, le langage serait une vocation. À quel appel répondrions-nous ? À l'appel à renaître (à re-n'être), d'une renaissance, qui ne serait pas retour de l'ancienne naissance, mais renaissance de la naissance même ? À l'appel de la poussée ?

Qu'est-ce qui a poussé Pascal Quignard à citer le fragment B123 DK d'Héraclite ? C'est l'amitié. En particulier celle pour Paul Celan, « *Vous comprenez mieux alors le nom de Celan – le nom que s'est choisi Antschel. Car il désira s'appeler, en français, Celan. Des Forêts, dans ses lettres, écrivait même Célan quand il parlait de lui. [...]* Celan celant. »⁵⁸

Après avoir discoursé avec Zénon sur « *ce qu'était un philos* », il proposait de « *faire un pas en arrière* », et de « *se demander : qu'est-ce que veut dire philein dans philos ?* »⁵⁹ « *Il y a une phrase d'Héraclite très simple qui l'exprime un peu plus de deux cent*

⁵⁷ Pascal QUIGNARD, *Leçons de solfège et de piano*, arléa, Paris, mai 2013, pp. 43-48

⁵⁸ Ibid., pp. 44-48.

⁵⁹ Ibid., p. 43.

ans plus tôt, à Éphèse, en Turquie. [...] Cette phrase contient trois mots seulement. *Physis kryptesthai philei*. Là encore, en petit grec, cela donne : *nature cacher aime*. »⁶⁰

Faisons, à notre tour, un pas en arrière dans la conférence donnée à trois reprises dans trois lieux différents par l'auteur des *petits traités* et du *Dernier Royaume* : qu'est qu'un ami, un *philos* ?

Pascal Quignard ouvre ainsi la question : « *Je vais vous lire en grec un morceau de Diogène Laërce sur la vie de Zénon car c'est le premier philosophe, que je sache, qui ait eu l'idée de définir l'ami, de façon très curieuse, à partir des personnes grammaticales.* »⁶¹

Zénon, « *le seul des philosophes de l'antiquité grecque qui soit juif, sans concession* »⁶¹, « *aimait, avant tout, étudier et lire. Il détestait la foule. À plus de deux, disait-il, on est malheureux. Sa définition de l'ami est célèbre : "Un autre soi-même"*.

Mais là, je m'arrête : la traduction française est fautive. La traduction anglaise n'est pas meilleure : "A second self".

Non, il nous faut passer au grec. Un ami, nous a prévenus Zénon, appartient au "moins de deux". Je vais vous le faire en "petit grec". [...]

Cette expression était un reste du colonialisme de l'Empire français et, sans le moindre doute, de racisme, qui avait les faveurs des collèges jésuites. On disait petit latin, petit grec, comme on disait petit nègre. Il s'agissait de traduire en collant les mots de la langue d'arrivée sur la syntaxe de la langue de départ. Pierre Klossowski – et moi-même à sa suite – on adorait ces exercices qui dénaturaient de fond en comble la langue. [...] On trouvait cela, chaque fois, miraculeux et, à certains égards, théologique. La langue maternelle devenait totalement barbare. [...]

*Je reviens [...] au texte grec de Zénon définissant l'amitié : *Philos allos ephè egô*.*

*En petit grec : *Ami autre dit-il je*.*

*En français : *Il dit que l'ami est un autre je*.*

C'est ainsi que Zénon est très précis. L'ami n'est pas du tout un autre soi-même. Ego n'est pas ille, un "il", un "lui-même". L'ami est un allos egô, un autre je. Que l'ami soit un autre ego signifie : L'ami est une autre première personne du singulier. En ce sens Montaigne n'a pas compris Zénon. L'ami, parmi les personnes grammaticales, n'est ni le tu, ni le il, ni l'interlocuteur ni le tiers. L'ami c'est ego, c'est la position du sujet. C'est pour ça qu'on souffre, quand l'ami disparaît. On est touché au cœur. C'est ego qui est lésé dans la mort de l'ami.

Ce n'est pas la périphérie qui est entamée dans la mort de l'ami. C'est le cœur qui est crevé.

C'est ainsi que le fondateur du stoïcisme est le premier (que je sache) qui ait défini l'amitié par ce dédoublement du foncteur de la prise de parole.

L'ami est le je plus je que je.

Ce n'est pas un interlocuteur dans le dialogue. Ce n'est pas un destinataire dans le destin. C'est le seul "sans destinataire" qui soit ce "je" qui prend la parole au fond de chacun d'entre nous.

*Autrement dit : Seuls les seuls éprouvent la *philia*. La solitude est la condition nécessaire au pacte merveilleux de l'amitié. Car il s'agit d'un contrat, à l'inverse d'une famille, qui est une*

⁶⁰ Ibid., p. 44.

⁶¹ Ibid., p. 32.

conséquence. C'est une décision, et non une empreinte. L'amitié c'est le non symbole par excellence. Les amis ne s'encrent pas. [...]

L'amitié est très différente de l'amour. L'amitié est ce miracle : l'autre surgissant en première personne du singulier dans l'espace des interlocuteurs. L'amour est un tout autre miracle (et un tout autre typhon), c'est tu, c'est la deuxième personne absolue, c'est l'autre, c'est la différence sexuelle, le visage incompréhensible auquel le je s'adresse sans savoir à qui il a affaire et sans savoir comment s'y prendre. À l'ombre de Zénon on peut donc risquer cette définition grammaticale de l'amitié : L'amitié c'est partager la position du sujet en amont du dialogue. »⁶²

Du fragment B101, DK : « Je me suis cherché moi-même »⁶³, Giovanni Sias, dans son dernier livre, propose cette traduction : « En explorant [le cosmos], je me cherche moi-même. »⁶⁴ Si l'ami est plus je que le je, en cherchant la pulsion, et sa *philia*, je me chercherais moi-même ?

Il peut alors conclure son livre par ces mots : « En 1937, à la fin de son œuvre, Freud retrouve dans l'expérience, les chemins anciens de la sagesse. Reconnaître, dans le processus de connaissance, la primauté du moment d'« extase » est ce qui lie la psychanalyse à la sagesse ancienne, tant grecque qu'hébraïque. [...]

L'extase – être « hors de soi » – libère une connaissance, dans notre condition habituelle, dans la vie quotidienne que Freud nous a appris à percevoir comme « pathologique ». Nous ne pouvons pas la saisir, l'expérimenter et la connaître dans sa réalité intime. Colli remarque que l'extase n'est pas le but de l'orgie dionysiaque, mais « l'instrument d'une libération de la connaissance ». Le caractère orgiaque « conduit à une libération des liens de l'individu empirique, des conditions de son existence quotidienne, et ce nouvel état va être appelé manie ou folie. »

La psychanalyse restaure à l'âge de la science cette expérience de la connaissance. C'est ce qu'apporte la parole dans l'expérience psychanalytique. Cette parole dans son essence narrative instaure à chaque séance la « circonstance » hallucinatoire à travers laquelle il nous est possible d'« entrevoir » quelque chose de nous-mêmes. Elle permet d'atteindre le moment culminant de cette connaissance, de cette expérience de l'extase où le moment hallucinatoire – qui pousse jusqu'aux limites de la folie – libère finalement les liens d'une connaissance autrement impossible. »⁶⁵

Vive l'analyse freudienne !

Vive le mot inattendu, inespéré ! Le mot dont l'apparition frappe le parleur et/ou l'auditeur au-delà de son espoir, le mot dont le retranchement le laisserait abandonné, le mot qui vient comme un visage d'ancêtre, le mot qui se dresse comme une *imago* au cours du sommeil.

Quelque chose en nous, qui ne nous est pas destiné, trouve issue...

Giovanni Sias peut écrire : « Si nous abandonnons la supposition que nous maîtrisons les mots, nous découvrons que les « mots vrais » sont ceux incompréhensibles dans leur énonciation. Ce sont des mots incontrôlés et incontrôlables, sortis de lieux lointains, indépendants de toute pensée et de toute volonté. [...] Leur vérité se situe dans le fait de savoir donner, lorsqu'on les écoute, et d'une manière absolument imprévisible, à la vie un tournant nouveau.

⁶² Ibid., pp. 34-38.

⁶³ Plutarque, *Contre Colotès*, 20, 1118c, in *HÉRACLITE Fragments*, M. Conche, op. cité, p. 228.

⁶⁴ Giovanni SIAS, *Aux sources de l'âme...*, op. cité, p. 86.

⁶⁵ Ibid., pp. 87-90.

[...] *Le mot vrai est celui qui trompe les ruses des mots, sans que l'on puisse s'en rendre compte, et introduit, donc, une vérité. Un tel mot est capable d'ouvrir la vie à des nouveaux horizons pas encore envisagés.* »⁶⁶

« *De cette déchirure, instant divin où "Le feu fait l'expérience de l'immédiateté."*
14 [A87] *découle la sagesse. [...] La sagesse [...] n'est pas la présomption humaine de la connaissance, présomption qui se révèle n'être autre qu'une banale et fallacieuse tentative de salut. Il n'y a ni connaissance ni salut pour l'homme. Il a dû s'inventer la philosophie et la religion afin d'avoir l'illusion de l'une et de l'autre.* »⁶⁷

Je conclurai avec le B122, DK, un des plus courts fragments qu'il nous reste d'Héraclite, puisqu'il se résume à un mot : « *Contestation* » (traduction proposée par Marcel Conche). Le fragment est très controversé, contesté... Jean-François Pradeau dans son *Héraclite, Fragments [Citations et témoignages]*⁶⁸, paru en 2002, ne le mentionne même pas.

Cité dans la *Suda*, lexique byzantin du X^{ème} siècle, l'auteur/citateur du B122 aurait forgé le verbe *agcibatein*, à partir du substantif *agcibasih*, le verbe lui-même n'existant pas. D'après Marcel Conche, Diels, s'appuyant sur l'étymologie, a traduit par *Annäherung*, "approche", de même que Walzer, Marcovich, Bollack-Wismann, Diano (même si pour Diano et Serra, ce fragment ne serait qu'"una glossa della *Suda*"). Gigon, suivi par Kirk-Raven, rattache *agcibasih* à la comparaison que, selon Sextus (*Adv. Math.*, VII, 130), Héraclite a faite, de l'intelligence (*nous*) retrouvant au réveil, au contact du monde, la faculté du discours (*logos*), avec des tisons qui redeviennent ardent quand on les *approche* du feu.

Si d'après M. Conche, « *on peut bien dire que, pour Héraclite, l'intelligence n'est pas étouffée par le monde qui nous entoure [...], mais qu'au contraire, par le contact avec lui, elle devient ardente (cf. B118) comme le tison près du feu. Cela n'autorise pas le rapprochement proposé par Gigon. Il reste en effet, que, selon la Suda, agcibasih est pris par Héraclite comme signifiant amjisbasih, "contestation".* [...] »

Héraclite – on peut sans douter – n'entend pas aller à la vérité par une méthode telle que le débat, la discussion. Contester une thèse, c'est d'abord interioriser son contenu, pour le repousser. Celui qui conteste conserve, par là même, ce qu'il conteste. Si je repousse, c'est à ce que je repousse que j'ai affaire au plus près. [...] La Vérité métaphysique [chez Héraclite] [...] exige une rupture beaucoup plus radicale : il faut laisser de côté les logoi des autres, et aller aux choses mêmes.

Il faut devenir singulier pour, par un usage alors totalement libre de sa raison, atteindre l'universel. »⁶⁹

Comment le mensonge de ma particularité peut-il exprimer l'universel de ma vérité ?⁷⁰

⁶⁶ Ibid., pp. 52-53.

⁶⁷ Ibid., p. 60.

⁶⁸ Héraclite, *Fragments [Citations et témoignages]*, traduction et présentation par Jean-François Pradeau, 2^{ème} édition corrigée, 2004, © Flammarion, Paris, 2002

⁶⁹ *HÉRACLITE Fragments*, M. Conche, op. cit., pp. 248-250

⁷⁰ Jacques LACAN, *Propos sur la causalité psychique*, (1946), in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966. p. 166. C'est la première interrogation de Lacan qui ne m'ait jamais mis au travail !

Pour les analysant, que nous sommes à vie, un des seuls chemins praticables, pour autant qu'il le soit vraiment, ne serait autre que l'analyse freudienne, elle-même.⁷¹

Héraclite : « *De tous les hommes, c'est la part : se connaître eux-mêmes et bien-penser.* »⁷² (B116, DK)

Merci, Giovanni Sias, de nous l'avoir si patiemment, et si intelligemment, rappelé.

Il ne me reste plus qu'à relire *L'Érotisme* de Georges Bataille, *Éros* avec *Éris*, ou plutôt avec *Polemos*, "*père de toutes choses, de toutes le roi*" (B53, DK), puisque j'espère avoir encorps en tête les refrains obscurs, entêtés et entêtant, du chantre de *Polemos*⁷³...

Il y a un mot qui brille par son absence dans tout mon propos : désir. Il y passe, il y pousse, pourtant, partout, jusque dans les obscures impasses de mes écritures. Dans ces sacrées histoires de sacré, de ce qui sépare, il est ce qui désidère. Avec la *physis*, avec la pulsion, nous avons tourné autour du même truc, autour du même trou, qui souffle dans tous les sens – du terme.

Le désir se cacher aime... le feu sacré en lui...

Luc Diaz *faciebat*,
Les Vernets, le lundi 12 août 2013.

⁷¹ Je conclurai mes digressions dans mes notes de bas de page, par une citation de Lacan, toujours autour d'Héraclite, toujours au congrès de la Grande-Motte, celle de son intervention le dimanche 4 novembre 1973, "suite aux conclusions des groupes de travail" : « *Si j'ai fait hier référence à Héraclite, [...] et ce n'est pas bien sûr la première fois que je me supporte d'un de ces thèmes qui nous sont restés, uniquement par la voie de citations qu'on trouve par ci par là dans les Pères de l'Église, pourquoi est-ce que ce sont ces petits morceaux là qui nous en restent ? Ce n'est certainement en tout cas que l'effet d'un malentendu ; au point où en étaient les Pères de l'Église, ils pouvaient brandir quelques morceaux de ce qui pouvait passer pour un écho de sagesse d'ailleurs perdues dans leur temps, les Pères de l'Église sont tous sans exception sous le coup de ce brassage judéo-païen, disons, dont la culture grecque de leur époque faisait son régal, et en tant que les Pères de l'Église étaient sous le coup de ce brassage justement qualifié d'bellénistique, ils étaient déjà dans un temps où tout ce qui pouvait leur rester, avoir poids d'une sagesse dite présocratique, tout cela était pour eux déjà perdu.*

Ce n'est pas pour essayer de trouver un parrainage en ces sagesse à nous maintenant inaccessibles, c'est pour autant que, à tel ou tel de ces fragments émergés, nous pouvons, nous, redonner un sens qui s'inscrit d'une expérience actuelle.

Nous sommes de notre temps. J'avais un ami autrefois qui produisait comme Schlagwort, comme mot d'ordre : "Soyons fortement contemporains". Croyez-moi, c'est un bon aphorisme. Soyez d'autant plus fortement contemporains que vous n'avez aucun autre recours. Ce qui n'est pas de votre expérience, c'est perdu, perdu une bonne fois pour toutes. » (in *Pastout-Lacan*, ecole-lacanienne.net/pastoutlacan70.php, p. 1482.)

⁷² Stobée, *Anthologie*, III, 5, 6, in *HÉRACLITE Fragments*, M. Conche, op. cité, p. 227.

⁷³ cf. Giovanni SIAS, *Aux sources de l'âme...*, op. cité, p. 46.

EN ATTENDANT LILLE....

L'INVENTIVITÉ DU SYMPTÔME

Albert MAÎTRE

Lorsque Freud prit la plume pour affirmer la légitimité de la psychanalyse pratiquée par les non-médecins, il la justifia par la situation inédite des praticiens d'une « science nouvelle » qui, de ce fait, n'avaient pu être formés à l'exercice de leur profession par l'Université. Aujourd'hui, la psychanalyse laïque ne peut plus se prévaloir ni de la nouveauté, ni de la science, mais seulement des conditions spécifiques à la transmission de la psychanalyse dont chacun sait qu'elle repose, au premier chef, sur l'analyse du futur analyste. Toute ingérence extérieure qui se proposerait d'en contrôler l'effectuation, en dévierait le cours.

Dans la législation française sur « l'usage du titre de psychothérapeute », les pouvoirs publics s'en remettent aux associations de psychanalystes pour dire, par le biais d'une inscription sur leurs annuaires, qui peut être qualifié psychanalyste. Comme chaque association a ses modalités propres de transmission et d'inscription, il est probable que la situation actuelle ne perdure pas. Rappelons qu'en France aucune réglementation ne précise encore les conditions requises pour « l'usage du titre de psychanalyste ». Mais il se manifeste en Europe une tendance forte à légiférer sur toutes les activités de « services » en les amalgamant et, en ce qui nous concerne, la psychanalyse à la psychothérapie. D'autre part, les associations de psychanalystes qui « forment » des psychanalystes peuvent prétendre d'en avoir l'exclusivité et demander cette reconnaissance aux pouvoirs publics sous prétexte que toutes les associations de psychanalystes n'ont pas ni les mêmes exigences, ni les mêmes capacités à transmettre la psychanalyse. Nous sommes là dans le champ politique avec ses aléas corporatistes qui en dernier lieu relèveront du rapport des forces en présence.

LE SYMPTÔME N'EST PAS CE QUE L'ON CROIT ET POURTANT ON Y CROIT

C'est pourquoi, sans négliger l'importance de la dimension institutionnelle, il me semble nécessaire de souligner la singularité de l'acte analytique et l'impossibilité éthique de sa réglementation. Cette singularité repose sur le fait que la psychanalyse a montré que le symptôme tel qu'il apparaît dans le champ de la demande sociale, parfois sous la forme de la plainte, parfois sous la forme d'une déviance manifeste par rapport à une norme toujours relative, ne peut être réduit à une anomalie, ni au signe d'une maladie. Il relève de la construction singulière d'un sujet pour traiter ce qui s'impose à lui comme impossible. Il y a donc une dimension créatrice du symptôme qui représente l'acte d'un sujet et à ce titre le

nomme, acte qui relève davantage d'un événement de culture, souvent occulté par sa médicalisation.

Pour étayer cette orientation qui me semble conforter la psychanalyse laïque en distinguant la conception psychanalytique du symptôme de celles qui prévalent en médecine et en psychologie, je vous propose de parcourir à nouveau la démarche freudienne.

RETOUR A VIENNE

Rappelons que Freud n'a pas été psychanalyste d'emblée. Sa recherche est partie des questions posées par l'échec de la médecine dans le traitement des symptômes hystériques. Plutôt que de ramener ceux-ci à la simulation comme l'ont fait la plupart des médecins, il prit le parti de considérer la réalité de leur existence et leurs raisons. Chemin faisant, il fit oeuvre d'innovations cliniques en isolant la névrose d'angoisse, plusieurs formes d'hystérie et la névrose obsessionnelle. Plus tard, il affina sa conception du symptôme en la distinguant de l'angoisse et de l'inhibition, le symptôme apparaissant comme une modalité de traitement de l'angoisse, radicale comme dans l'hystérie quand ce traitement aboutit à la « belle indifférence », limitée comme dans la phobie et les obsessions. L'aspect novateur de cette conception du symptôme était sa fonction de traitement de l'angoisse, occultée par le savoir médical qui ne voit dans celui-ci que le signe d'une maladie. Cette fonction se retrouve dans la dépression que Freud nous invite à considérer sur le mode du travail du deuil ou dans le délire comme tentative de reconstruction d'un lien à l'objet. Ajoutons que le symptôme comme formation de l'inconscient condense la mise en jeu d'un désir et son refoulement. Il se manifeste et se répète dans le transfert, parfois sur le mode du passage à l'acte ou de l'acting-out.

Ce rappel clinique et psychopathologique étant fait, abordons maintenant la singularité du symptôme pour un sujet.

LE PÈRE COMME SYMPTÔME

Quand nous relisons les *Cinq psychanalyses* de Freud, nous pouvons remarquer, pour trois d'entre elles, que le symptôme nomme un sujet. Il en est ainsi pour « l'homme aux rats », « l'homme aux loups » et le petit Hans dont le cas aurait pu s'intituler « l'enfant au cheval ». Le sujet est ainsi identifié par son symptôme ou encore celui-ci le représente.

Autre remarque qui s'impose à nous, la répétition d'une nomination, qui emprunte le registre du bestiaire, évoque la dimension totémique donc celle du Père mort tel que Freud l'écrit dans *Totem et tabou*. Ainsi le nom du symptôme serait une métaphore paternelle, appartiendrait au même registre, voire comme Lacan le souligne à propos du petit Hans, le symptôme vient suppléer la défaillance de la fonction paternelle. Il faut ici préciser que cette défaillance n'est pas du même ordre dans les névroses et dans les psychoses. Dans les névroses la capacité métaphorique reste présente et un cheval peut représenter le père. Dans les

psychoses cette capacité n'opérant plus, la voix du père apparaît dans le réel sous une forme hallucinatoire.

Freud a souligné la continuité entre la névrose et la religion. L'une réalisant sur le plan collectif ce que l'autre établit pour l'individu soit l'amour du Père. Freud voit dans cet amour le prolongement du recours au père induit par la situation de l'impuissance infantile sous la forme d'une demande à un père imaginaire salvateur. Il faut remarquer, si nous nous référons aux *Cinq psychanalyses* que le symptôme intervient comme un appel à une puissance imaginaire en réponse à une situation qui a représenté sur un mode traumatique une défaillance de la fonction paternelle : la chute du cheval pour Hans, la dette de jeu pour l'homme aux rats. Le symptôme vient ainsi sur le plan imaginaire suppléer au manque de l'Autre. Il le fait sur un mode ambigu puisqu'il met en scène une puissance castratrice qui occulte la dimension du manque de l'Autre tout en la prescrivant pour le sujet. Ceci se retrouve dans la cure où le transfert institue un Sujet-supposé-savoir et comme Freud l'a montré le symptôme névrotique s'y convertit en névrose de transfert. Cette conversion du symptôme en amour de transfert semble s'expliquer par le fait que dans toute plainte il y a une demande d'amour et que celle-ci pourrait cesser le temps de la découverte d'une adresse. Mais cet effet est transitoire et gros de déception si nous ne prenons pas en compte les raisons plus fondamentales de l'établissement de la névrose de transfert, laquelle comme on vient de le voir n'est pas sans relever en partie d'un effet suggestif de type hypnotique. Cet effet semble avoir les faveurs de tout ce qui se présente comme « nouvelles approches thérapeutiques » puisqu'elles se présentent comme des promesses de guérison voire de bonheur. Soit la mise en place d'une relation où un Autre se propose comme aimant son prochain. L'efficacité de ce dispositif repose sur l'établissement d'une névrose de transfert et sa pérennité sur l'entretien de la croyance par un lien social entretenu entre un-qui-sait et ses adeptes. L'enseignement de La Boétie sur la servitude volontaire fondée sur l'amour « du nom d'Un » ne cesse pas d'être actuel.

DU PÈRE MORT À LA LOGIQUE DU SIGNIFIANT

La psychanalyse a pour visée le traitement de la névrose de transfert. Ceci implique une explicitation de ce qui est en jeu dans le transfert et plus précisément du destin du symptôme. Remarquons que celui-ci, du fait de sa répétition apparaît comme une signification figée. En d'autres termes, alors qu'un signifiant attend d'un autre signifiant un effet de signification donc révèle son propre manque à signifier, le symptôme lui est un signal d'angoisse. Il obéit à une logique du signe, soit l'univocité de sa signification, et pas à une logique du signifiant. Le propre de la relation hypnotique, comme Freud le montre dans "Psychologie collective et analyse du Moi", est qu'elle repose sur ce qui, à l'insu du sujet, lui fait signe chez l'hypnotiseur. Ce qui fait signe c'est le transfert d'un signifiant qui trouve un objet laissant croire ainsi à une réussite performative. Soit ce que le névrosé attendait depuis toujours : que le signifiant trouve son être ou encore que Dieu manifeste son amour pour lui.

Le traitement de la névrose de transfert repose donc sur la mise en évidence des signifiants de l'aliénation subjective et leur séparation de l'objet pulsionnel voué à réduire le manque de l'Autre sur le mode de l'injonction surmoïque (Mange! Chie - z-en! Mate!....) La névrose de transfert apparaît comme un temps nécessaire en tant que dispositif devant se dissoudre lorsque sa fonction est accomplie. Mais l'inconscient ne cessant pas de se rappeler à nous par son savoir insu, nous ne cessons pas de transférer et de produire de la névrose de transfert. Si bien que celle-ci n'est pas réductible une fois pour toutes, puisqu'elle est le passage obligé à la manifestation de l'inconscient. On peut espérer d'une analyse qu'elle puisse permettre à un sujet de pouvoir penser le transfert comme un dispositif plutôt qu'une suppléance de l'amour de l'Autre. Lequel tient lieu et masque sa vacuité.

Le ressort de la répétition n'est-il pas cette impossibilité de la chaîne signifiante à ne pouvoir dire qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre tout en le montrant par la mise en scène des formations de l'inconscient? Le symptôme n'est-il pas au fond le rappel de ce silence et appel à ce qu'une voix se fasse entendre comme ne cesse pas de nous le dire l'expérience mystique? Le dénouement de la plainte par et dans le transfert ouvre cette question et renvoie à celle plus fondamentale de la condition d'un être parlant sans origine et que seul l'acte institue.

Tel peut être l'enjeu du symptôme pour un psychanalyste, au delà de la plainte et des références à une norme où à une maladie. Cet enjeu est identique à celui de la culture dont le paradigme serait une nomination induite par l'acte créateur. Il situe ainsi un lieu, distinct de ceux relevant des services de santé ou de rééducation, où la psychanalyse pourrait garder son tranchant et sa singularité.

Orientation qui me paraît le plus sûr fondement de la laïcité de la psychanalyse si les psychanalystes ne se satisfont pas d'effets psychothérapeutiques.

UNE LETTRE DE PATRICIA PHILIPPOT

Chère Martine,

Tu pourras, si tu le souhaites lire cette lettre à Lille car je ne viendrai pas. Je crains de ternir mon élan pour la psychanalyse vivante et c'est ce qui occupe mon désir en ce moment. Alors je choisis la lâcheté, celle qui préservera ma simplicité et l'accord avec mon éthique.

Lorsque j'ai décidé de mettre en route cette association, appelée *Pour l'éthique de la psychanalyse*, c'était à la faveur d'une grande colère qui faisait écho avec un désir contraint. Ce que j'ai entendu plusieurs fois comme étant la psychanalyse va mourir, et bien je ne le pense pas, ce sont les analystes qui vont mourir mais pas la psychanalyse! C'est leur discours poussiéreux et morbide qui enferme, toujours avec un cadavre dans l'arrière- cuisine.

J'ai tenté de comprendre, et, un jour en marchant dans la rue, j'ai interpellé une personne et puis deux, et trois, et chaque jour durant, posant la question:

« que pensez-vous de la psychanalyse aujourd'hui? ». C'est en fait comme ça que l'histoire a vraiment commencé, et pendant plusieurs mois, pas un jour ne se passait sans poser à des inconnus cette question. Les retours ont été du côté du manque d'information, « on ne sait pas ce que vous faites », de l'incompréhension, « votre jargon », du sectarisme pour certains, de la non accessibilité pour d'autres, du prix des séances, « mais ça coûte une blinde », ou « on n'a pas le droit de ne pas être d'accord », « c'est réservé à une élite », « c'est de la merde », « ma cousine s'est suicidée après 5 ans d'analyse, alors ne m'en parlez pas »....

En même temps je proposais à ces inconnus une rencontre, car mon ressenti me faisait me dire qu'il y avait, malgré tout, une attente et une curiosité.

Ce qui fut fait lors d'une première rencontre qui a réuni une cinquantaine de personnes pour qui la parole a du sens, décidés à travailler ensemble pour essayer de faire vivre au dehors ce qui était en train de s'enfermer ailleurs.

Puis, deux mois après, j'ai proposé la projection d'un documentaire sur une péniche, et là 80 personnes ont participé et débattu ensemble.

En septembre, quelques personnes ont écrit un texte sur ce qui s'était passé et nous en avons parlé, quelqu'un a parlé de la conception de l'âme au 16ème siècle et chacun a pu dire sa conception de l'âme aujourd'hui.

Ce mois de novembre sera consacré à un documentaire au cinéma *La clef* sur les pratiques thérapeutiques traditionnelles au Sri-Lanka, en présence du réalisateur.

Je prévois également une rencontre autour d'une pièce de théâtre et un travail avec les acteurs, et également des visites dans des ateliers d'artistes, où il est question de : comment l'artiste met-il en œuvre son histoire ou des éléments de son histoire dans son travail.

Voilà ce que j'appelle de l'analyse vivante. Je propose ce décalage, et le soutiens comme étant aujourd'hui « le collectif pour la psychanalyse dans la cité » dont le but est d'assouplir les clivages, de rendre l'analyse accessible et compréhensible par tous, active et vivante dans la cité.

Je tiens également à dire que beaucoup de jeunes gens m'ont rejoint, et que leur dynamisme et leur joie de participer à ce projet vont du côté de l'analyse vivante. Je me dis aussi que, lorsque j'ai parlé à ces inconnus dans la rue, je l'ai fait en tant qu'analysante, et en me disant que, peut-être, à un moment donné, il y aura un écho, ils y viendraient...

Le discours analytique accroche la parole au pouvoir, et c'est cela qui la fera disparaître.

Je t'embrasse et te remercie pour nos échanges si précieux.

Patricia

Et pour finir, je pense que l'analyse s'inscrit partout, dans le théâtre, la musique, la danse, dans le corps, et que la parole ne suffit pas.

DISSOLUTION DU GROUPE, DIT “DES PARISIENS”.

Ce texte est la deuxième version d'un écrit d'humeur rédigé lors d'une nuit d'insomnie, mais dont je n'ai pas su retenir le clic d'envoi ; sa réception par les concernés a provoqué, comme il était prévisible, des réactions assez vives ; elles ont toutes été lues sur le “forum” que la liste des participants a généré ; celles-ci ont à leur tour inspiré la rédaction du texte qu'on va lire ; j'y ai tenté de tenir compte des critiques et suggestions reçues et de relancer un débat qui n'avait pas eu lieu au sein du groupe. Sa discussion à Lille permettra sans doute de reprendre les questions soulevées ; sans interdire évidemment qu'il soit fait retour sur la tournure, heureuse ou malencontreuse, qu'ont pris les événements relatés ; ou de faire écho aux échanges auxquels a donné corps la toile.

Lors de sa première réunion du troisième mercredi de septembre, nous avons, les uns et les autres, pris la décision de procéder à la dissolution du groupe ainsi nommé. Bien que certains l'aient anticipé et que d'autres aient été pris en surprise, c'est un fait que nous n'avons pas cru devoir nous soumettre à quelque mascarade de forme démocratique pour entériner cette décision. Les choses ont-elle pris néanmoins une tournure anti-démocratique ? Et faut-il réviser cette décision ? C'est à cette question et à toutes celles qui lui sont associées que ce petit texte va tenter de répondre

Je ne dirais certes pas que préconiser une dissolution, comme solution⁷⁴ des problèmes que je vais exposer, tombait sous le sens pour chacun. Je pense néanmoins que les raisons qui ont pu en être données ont permis à la plupart d'entre nous une prise de conscience sur laquelle je voudrais pouvoir poser les mots d'une investigation.

Il importe d'abord de mettre en relief l'impossibilité à laquelle nous nous sommes heurtés de trouver à notre groupe un autre nom que celui de notre définition par le lieu de résidence. Or je pense que le centralisme, qu'évite difficilement le signifiant *parisien*, a fini par déteindre sur la teneur de notre groupe, pourtant très concerné par la question politique, au point que ce soit une certaine tendance à la méconnaissance des effets de pouvoir de ce signifiant au sein du groupe lui-même qui ait fini par faire symptôme.

Rétrospectivement en tout cas, le fait de buter sur cet échec de la nomination me fait mieux comprendre que le travail, tel qu'il se caractérise aux Cartels, ait pris la tournure de l'inter-ville. Et je souligne précisément que la décision qui a été prise ait été assortie de la proposition de nous retrouver, pour travailler, chacun pris un à un, sous la forme du *cartel*, afin pour le moins d'éviter de se rendre victime des effets de *groupe*, dont le principal, comme chacun sait, est celui de la recherche éperdue du *leader*.

Sous quelle forme concrète ce symptôme a-t-il sévi dans notre groupe ? Il est pourtant avéré que nous prenions un plaisir évident à nous retrouver, serait-ce

⁷⁴ Je ne suis pas sans savoir que la pirouette de ce jeu de mot a permis à Lacan de s'éviter une “démission”, en nous faisant croire que tous les membres de son Ecole étaient borroméennement, si j'ose créer ce néologisme, constitués. D'où la constitution, aux Cartels précisément, d'une autre type de lien, et se voulant essentiellement démocratique. Me suis-je moi-même laissé déborder par ce précédent célèbre ? Les gentils membres du groupe apprécieront...

en arrivant plus ou moins systématiquement en retard, mais non sans agréments ces retrouvailles de friandises apportées par chacun qui, elles, ne manquaient jamais, et dans le cadre d'un lieu agréable et convivial nous offrant l'hospitalité, réitérée par deux fois, d'une sémillante et généreuse hôtesse qui pouvait plus facilement s'éviter, elle, d'occuper ainsi cette place ?

C'est que l'existence fantasmée d'un tel leader est, comme on sait, bien commode. Je n'évoquerai pas seulement la possibilité, facilitée ainsi, d'une servitude volontaire qui vous dispense de vous mettre au travail autrement que par la complicité passive d'apporter les opinions d'un acquiescement, plus ou moins corroboré par quelque évocation de la clinique personnelle ou l'invocation à des principes éthiques rejaillissant de cette clinique sur le discours.

Cette attitude si répandue a, bien sûr, été facilitée par l'envie non refrénée que manifestaient certains d'entre nous, sous couvert de donner à nos rencontres un autre aliment que les délicieuses victuailles agrémentées de bonnes bouteilles, d'arriver aux réunions soit avec les bonnes feuilles d'un livre dont on nous servait la lecture soit avec un cartable plein de livres, destinés, en toute générosité, à secouer la paresse ou l'incuriosité ou l'ignorance de la majorité des participants.

Sous ces traits, chacun d'entre nous pourra facilement se reconnaître, puisque le fait d'occuper cette place ne pouvait que provoquer l'adoption de cette autre posture qui consiste à en appeler à la "carte forcée de la clinique" ou à l'invocation de quelque magistère théorique se situant, lui, au-delà de toute objection possible, ce qui nous ramenait encore au cas le plus répandu d'un : "ôte-toi de là que m'y mette".

Par le geste que nous avons eu de rompre avec ce type de lien, lui, facilement reconnaissable, entraînant cependant une forme de fonctionnement plus insidieusement dommageable, parce qu'il était devenu un obstacle au passage de relais que suppose l'appropriation d'un travail, nous aimerions attirer justement l'attention des membres non-parisiens⁷⁵ des Cartels sur les bons vieux principes libertaires qui ont présidé à notre fondation, et qui contribuent encore à maintenir en vie une *association sans leader*, mais, je crois, du seul fait de cette différence, voyante par les temps qui courent, et qui n'évite donc pas de proposer aussi un trait identificatoire, peut-être encore plus paralysant qu'ailleurs.

La question est demeurée malgré tout bien vive pour les participants à notre groupe de se confronter à différentes nécessités inhérentes à la pratique du psychanalyste, même si l'événement de sa dissolution peut entraîner qu'elles apparaissent comme contradictoires ou incompatibles : 1) celle de ne pas rester seul dans l'exercice d'une pratique de la psychanalyse qui ne va pas sans l'effort de savoir assez ce que l'on fait pour légitimer après-coup chacun de ses agissements ou pour avoir à en reconnaître l'ineptie, grâce à l'écoute déférente et respectueuse de ces autres auxquels on croit bon de s'adresser ; 2) celle de ne pas rester uniquement avec des psychanalystes pour assurer la transmission de cette pratique, trouvant donc le moyen d'y associer des analysants, 3) celle de ne pas se "remparder" dans un être du psychanalyste, assuré de son existence et n'éprouvant

⁷⁵ Mais qui pourraient aussi avoir tendance à se retrouver ensemble bien au chaud dans le cadre feutré de leur petite ville, même si elle est évidemment plus propice au travail inter-associatif.

plus le sentiment de son imposture, 4) celle de faire exister un psychanalyste capable de ne pas oublier que pour participer à cet effort de transmission, c'est à cet analysant, encore non devenu analyste, celui qu'il a lui-même été, qu'il doit constamment se référer, 5) celle de ne pas rester exclusivement en compagnie de maîtres prestigieux et morts, leur texte n'étant plus suffisant aujourd'hui, sous peine de le réduire au support et aliment d'une gnose ou d'une exégèse, pour relancer la pertinence du discours psychanalytique.

Jacques Nassif

Le vif du débat

BUREAU/C.A./CONSEIL, DE QUOI EST-CE LE NOM ?

23 juillet à 11h01, Martine Delaplace a écrit au « cartel » qui s'occupe du site et aux membres du bureau :

Bonjour,

Je viens faire une petite remarque sur la nomination de "Bureau" qui a été reprise sur le nouveau site : sur une proposition initiale de Claire Colombier, se référant à ses expériences en associations, le précédent - bureau - (Michèle, Albert, Claude, Christophe et moi) a travaillé la question et proposé de dissocier autant que faire se peut les appellations administratives et juridiques qui se réfèrent à l'association 1901 (bureau, présidente, trésorière) des fonctions occupées dans la vraie vie.

Le mot "Conseil" a alors été adopté. Pour des raisons divers, culturelles... on pourrait les reprendre. Nous ne sommes pas revenus sur cette question, même si les habitudes font que le mot "bureau" revient de temps en temps. Je vous demande donc si l'on peut reprendre le mot "Conseil" sur le site ? Ou bien en rediscuter ?

Chalheureusement vôtre,
Martine

Le 23 juillet à 14h36 Jean – Michel Darchy a répondu :

Bonjour,

Je suis d'accord pour conserver le mot " Conseil", moins connoté que celui de "Bureau" et plus en phase avec l'esprit et les fondamentaux des statuts des CCAF.

Il est étonnant que cette modification ne fasse pas trace. Donc pour moi à maintenir. Amitiés.

Jean – Michel Darchy

Le 24 juillet à 8h38 Luc Diaz a à son tour écrit :

Bonjour à toutes et à tous,

Comme vous le savez, nous n'échapperons jamais à l'équivocité du langage et à vouloir le faire, nous risquons pire que ce que nous voudrions éviter. Il me semble que justement l'appellation "bureau" en nous ramenant à l'obligation juridique et administrative de la loi 1901 relativise une certaine importance que nos narcissismes pourraient se donner en étant membres d'un conseil, qui a tendance à glisser très rapidement y en ait un !

Vouloir se prétendre conseil n'est pas sans risque... Le mot n'est pas neutre. Dans le meilleur des mondes, qui serait assurément le pire, je souhaiterais que les membres du bureau soient tirés au sort par moitié tous les deux ans... ne participant pas au nouveau tirage au sort, les sortants... Il ne me déplaît pas que nous continuions à jouer sur l'équivocité du langage en employant les deux mots et en laissant libre chacun d'employer l'un ou l'autre sans en imposer un par rapport à l'autre. Quant à savoir lequel doit être écrit sur notre site, il me semble que la question doit aussi être posée au "cartel" du site, et peut-être plus généralement à notre AG. Il en va de même quant à savoir si nous publions sur le site la liste de nos membres.

Je vous souhaite un bon été.
Bien amicalement
Luc

Le 25 septembre 2013 à 10h20, Delphine de Roux renoue le fil de l'échange :

Bonjour à vous,

Je retrouve aujourd'hui, et découvre, ce mail resté en suspens dans la torpeur de l'été... J'ajoute donc tardivement ma touche à ce débat sémantique sur nos instances de fonctionnement. Pour rappel, c'est à la suite de ma participation au "bureau" et aux difficultés rencontrées pendant ces deux années que j'ai proposé en AG de reprendre un fonctionnement plus proche de celui proposé par nos statuts. Et que disent-ils, (article 9) ?

Le terme de bureau n'y figure pas... seulement celui de CA dont les membres sont élus en AG, et qui désigne en son sein un trésorier et un président, au plus près donc des obligations réglementaires de la loi 1901 sur les associations.

Par contre, le terme de Conseil qui m'a paru à l'époque intéressant de retrouver désigne une instance "de consultation et de débat", qui réunit (deux fois par an est-il dit) les personnes associées au travail des coordonnants et membres du CA, par exemple les délégués I-AEP ou Convergencia, des membres du cartel du site, du Courrier, de la Passe, etc, bref, des membres de l'association activement engagés dans la vie institutionnelle à ce moment là. Ce "Conseil", ainsi défini, me paraît toujours une bonne façon de soutenir un fonctionnement démocratique dans notre association tout en allégeant la charge des seuls membres du CA. Nous pourrions alors effectivement nous passer du terme de bureau...

Voilà, au plaisir de vous lire ou de vous retrouver bientôt,
Delphine

Le 25 septembre à 12h43, Luc Diaz répond :

Bonjour à tous,

Si une majorité se dessine pour faire disparaître le terme de "bureau" de notre site nous le ferons, les arguments développés par Delphine sont entendables...

(le reste du mail ne concerne pas directement le présent débat).

Au plaisir de vous lire
Bien à vous
Luc

Le 25 septembre à 14h51, Delphine répond :

Re-bonjour,

Mes remarques matutinales ne visaient pas tant à faire disparaître le terme de bureau, du site ou de nos usages langagiers que de revenir au vif de nos statuts, précisément en donnant vie à ce Conseil "à géométrie variable", véritable instance de concertation et de débat permettant de soutenir les orientations et les choix institutionnels mis en oeuvre par le CA., et dont personne ne serait membre de

droit ou à vie... Le CA, conseil d'administration, actuellement nommé bureau, (on peut débattre sur l'opportunité de garder l'un ou l'autre terme), étant l'instance statutaire dont les membres sont élus par l'AG.

C'est à mon avis ce CA ou bureau qui devrait alors, si nous le décidons, être mentionné sur le site.

Le 26 septembre à 20h55, Claire Colombier réagit :

Bonjour,

Je tiens à vous remercier pour ces éléments de débat que je trouve tout à fait intéressants, au point d'avoir envie de vous demander s'il serait possible de transformer ces mails en un bref texte qui pourrait paraître dans le Courrier. Il s'agit là non moins que d'articuler l'association loi 1901 à la dimension du collectif, tâche à laquelle, dans un autre contexte, je suis attelée, alors si jamais vous m'envoyez quelque chose, je risque d'y faire rebond... (le reste du mail porte sur une autre question)

Au plaisir de vous lire, amicalement

Claire

Le 27 septembre à 8h09, Martine Delaplace écrit :

Bonjour !

Merci Delphine, merci Claire, de revenir à cette question.

Je m'aperçois qu'elle a eu lieu en petit comité et qu'au moment d'adopter cette nouvelle nomination, nous n'avons peut-être pas transmis ces réflexions à l'ensemble, si bien que cela aura pu paraître une coquetterie (de même que la fonction secrétaire qui tente de se diluer entre plusieurs). Je suis pour cette transmission, nous en parlerons en réunion de Conseil demain, à tout bientôt, belle journée à vous.

Martine

Le 1^{er} octobre 2013 à 11h42, Jean – Michel Darchy écrit, après la réunion de « conseil/bureau » :

- 1 - Il me semble qu'il faut insister sur le fait que l'association Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne se différencie et se caractérise par un type de lien social qui s'appuie sur des dispositifs.
- 2 - Ces dispositifs ont pour fonction d'assumer et d'assurer la transmission réglée par la parole. Ils garantissent contre les effets de colle, d'école et d'enseignement qui génèrent des maîtres et des élèves.
- 3 - Cette organisation institue une coupure entre discours, renvoyant à une théorie d'occupation des places, comme garantie d'un fonctionnement ou c'est du " non savoir" propre à chacun que s'institue un style de lien qui garantisse a minima la présence de l'analyste.
- 4 - Il s'en déduit une liste de membres de l'association et le "pas de liste d'analystes"

- 5 - actuellement compte tenu de la généralisation de la protocolisation dans le champ social, ce qui est visé est l'éradication du sujet, il est donc important de répreciser et de resserrer ces notions qui fondent notre pratique et notre manière de faire lien entre nous.
- 6 - Sur ces bases peut - on transmettre et en même temps éviter d'être dans une demande de reconnaissance ? Entrer aux CCAF c'est faire acte de désir et soutenir une mise au travail en ce sens. Ce qui n'est pas rien.
- 7 - Actuellement ces bases se sont diluées et beaucoup sont analystes sans divan. On n'en parle jamais. La seule question qui faisait lien social aux CCAF était donc :comment soutenir la position de l'analyste et le rester. Tous ceux qui sont venus avec une perspective de reconnaissance sociale pour orner leur socius ne sont pas restés.
- 8 - Il faut donc veiller avec une attention particulière au fonctionnement et à la distribution de la parole aux CCAF lors des moments instituant.
- 9 - Il ne peut pas y avoir un processus à plusieurs niveaux divergents de fonctionnement, nous ne sommes ni un groupe d'intérêts, ni un groupe de pression au service d'une politique qui ne peut pas être une politique pour la psychanalyse.
- 10 - Politique et psychanalyse sont dans la cité dans un rapport d'exclusion, quant à leur objet. C'est ce paradoxe de la psychanalyse, qui permet de déplier les structures cliniques, à partir des avatars du transfert et de ses excursus cliniques (intension et extension de la psychanalyse).Ce paradoxe qui pourrait être thématiqué comme paradoxe du menteur, donne une place particulière à l'instance de la lettre et au corps, et partant aux structures cliniques et aux concepts fondamentaux de la psychanalyse. Si on dissocie l'analyste de la position de l'analyste, c'est ce que la généralisation des protocoles et de l'usage du DSM opèrent, les analystes dûment conformes et répertoriés par les pouvoirs publics n'assureront plus aucune subversion du sujet , car plus aucun dispositif n'en permettra l'émergence.
- Jean – Michel Darchy

Le 1^{er} octobre à 12h38, Martine Delaplace écrit :

Merci Jean-Michel, il semble, effectivement que ces textes qui font du bien, auraient toute leur place dans le prochain courrier.
A bientôt,
Martine

Et le même jour à 14h25, Luc Diaz confirme :
Vraiment pertinentes, cher Jean-Michel, tes réflexions.
Comme le soutient aussi Martine, elles ont toute leur place dans notre prochain courrier.
Bien à vous
Luc

INTER REACTION EN CHAINE

Cette brève s'inscrit dans le climat des échanges dans l'immédiat après-coup du dernier Conseil des CCAF.

Sur la qualité du dernier compte rendu, je ne trouve pas à redire, certes nous aurions pu faire moins long, moins exhaustif mais je pense que le choix était le bon, vu le contexte et l'ambiance. Il est important que chacun ramasse sa mise pour une remise en jeu. Il serait peut-être pertinent de s'attarder davantage sur ce qui, ne passant plus le mur du son, s'oublie dans ce qui ne s'entend plus. Donc plutôt que de fermer les CCAF, je suis au contraire pour ouvrir. Nous devons prendre la mesure et l'enjeu de la remise en ordre actuelle des discours, mise en ordre qui infiltre lentement mais sûrement tout le champ social. Au nom d'un pragmatisme qui donne un nouveau cadre à tous les dispositifs existants et qui génère un processus d'auto dissolution, pour mettre en place de nouveaux arrangements.

Sur la question du sujet on peut renvoyer au texte devenu un classique : « Dialectique du sujet et subversion du désir dans l'inconscient freudien ». Il n'a jamais été aussi actuel. En ce sens , et à l'heure des réformes profondes qui redéfinissent juridiquement toute la parent "alitée" (je garde la faute de clavier) et au-delà tout le champ juridico-médico-psycho-social; il faut se garder de confondre la différence des sexes et la différence jouissance phallique, jouissance non phallique. Nous n'échappons pas aux tendances sociétales actuelles et il faut nous ressaisir et peut-être, davantage que nous ne le faisons, insister sur la complexité de ces questions. Si les dispositifs n'étaient pas réaffirmés avec détermination, nous repasserions à un état de fait qu'on pouvait penser révolu et qui pousse à éradiquer la place de la psychanalyse au profit du discours de la science.

Je serai donc, même si je suis globalement d'accord avec l'ordre du jour tel que nous l'avons fixé à priori pour la prochaine AG, de procéder à un appel à responsabilité individuelle, sur la mise que chacun fait en s'inscrivant dans une association dont l'objet n'est pas l'enseignement mais la transmission de la psychanalyse comme telle et ce dans son fonctionnement. Plus grand chose ne circule entre nous sur la base des listes de membres des cartels et chacun doit s'en remettre à son fonctionnement local pour exister comme analyste.

Nous sommes face à une économie de marché où toutes les compromissions sont ouvertes et où les francs tireurs sont nombreux. Il faut changer ça. L'inscription de la psychanalyse dans les champs connexes de la médecine hospitalière ou dans ceux de l'éducation spécialisée par exemple est battue en brèche par une approche systémique qui nous exclue d'ores et déjà du champ clinique adaptatif.

Actuellement, c'est ciblé sur l'autisme mais le mouvement risque de s'amplifier. Certains disent qu'il faut convaincre en prouvant l'efficacité de la psychanalyse mais cet argument est dépassé, il faut se battre car une idéologie fascisante fait déjà son chemin. Avec les poètes, les militants politiques radicaux, les analystes sont aussi visés car ils ne peuvent consentir à la mise en axe de cette machine molle qui a déjà commencé à éradiquer l'humain par une sélection des méthodologies efficaces pour paramétrer un discours sans reste, illusoirement maîtrisable. Baisser les bras, alors que le niveau de débat est intellectuellement très faible par ailleurs, c'est contribuer à scier la branche sur laquelle nous sommes installés.

Jean-Michel Darchy
1^{er} octobre 2013

Écrits

Préface à la traduction italienne

aux éditions Spirali de

LA COMPREHENSION DES APHASIES

Sigmund FREUD

(Deuticke, Vienne, 1891)

Avertissement :

J'ai exhumé le texte qu'on va lire d'archives poussiéreuses, pour répondre à une demande émanant du Brésil d'accompagner avec cette "Préface" la publication d'une traduction de *Zur Auffassung der Aphasien*, le premier grand texte théorique de Freud.

Il se pourrait cependant que ce résumé compact des quelque 200 pages que mon livre : *Freud, l'inconscient* (Paris, Galilée, 1978, repris dans la collection "Champs" de Flammarion en 1995) avait consacrées à cette période décisive des commencements de la psychanalyse, reste encore incompréhensible à quiconque ne se serait pas donné le mal de lire aujourd'hui les quelque 100 pages de cet écrit de Freud.

Mais même dans ce cas, je crains encore que les idées énoncées dans ce commentaire ancien et dont j'ai retracé ici l'essentiel, ne restent lettre morte, à prendre du moins en compte la réception que ce commentaire, encore facilement accessible, a obtenue autrefois, lors de sa publication en 1978.

Y a-t-il lieu de penser qu'a ici joué à fond un mécanisme qui relèverait du refoulement ? Et toute tentative pour articuler au fonctionnement du langage celui de l'inconscient restera-t-elle encore vouée au discrédit, tant auprès des lacaniens qui considèrent que c'est une porte ouverte et qui préfèrent enfermer Freud dans sa méconnaissance, qu'auprès des freudiens qui continuent de vouloir assimiler l'inconscient à du "pré-verbal" ? ?

Cette nouvelle mouture permettra-t-elle de lever ce déni de savoir et la lumière nous reviendra-t-elle d'Amérique latine où quelqu'un prendrait sur lui d'aller vérifier ces thèses d'abord, pour les confirmer ou les infirmer ensuite ? C'est là mon vœu le plus cher.

LÀ QUAND FREUD ?

*« Chaque fois que ton dieu t'ordonne de parler
Le silence se meurt dans un soupir de rose
Et le rouge attendri ne cesse de pleurer
Voyant les mots sortir de ta bouche charnelle
Comme un vol de pigeons que le clocher libère
Mais qui retombe lourd de plumage et de sang. »*

F.G. Naffah,

La description de l'homme du cadre et de la lyre

*« Je suis convaincu que si on ne voyait pas les gens remuer
les lèvres,
on ne saurait pas qui parle dans une société,
aussi peu qu'on saurait quel est l'objet réel
dans une parfaite chambre à miroirs. »*

Lichtenberg

Il ne s'agira ici que d'une présentation. Comme au théâtre, quand on annonce des personnages.

À ceci près que le décor est dans la tête. Et que c'est en lisant ce livre qu'on pourra les voir évoluer sur la scène qu'il offre.

De quelle scène s'agit-il ? Celle du discours neurologique ; et pour raconter quelle histoire ? Celle de l'aphasie, telle que l'avaient pensée les « meilleurs cerveaux de la neuropathologie allemande et étrangère, des gens comme Wernicke, Kussmaul, Lichtheim et Grashey, Hughlings Jackson, Bastian et Ross, Charcot et d'autres... »

Ces noms ne vous disent pas grand-chose ? Aucune inquiétude. Ils ne représentent que les meubles. Les personnages que je dois annoncer, ce sont les concepts d'une science, dont Freud aura été le seul à savoir nommer le fondateur. Parmi tous ces noms qui viennent ici dans le désordre, il y a, en effet, celui d'H. Jackson, l'auteur justement dont Head et Goldstein se déclareront les héritiers, trente ans plus tard.

Trente ans de gagnés, grâce à Freud, pour le discours psychanalytique, alors que son texte, pour les neurologues, en 1891, aura été une sorte de coup d'épée dans l'eau.

Et pour les psychanalystes ? Peut-être pas ; mais à coup sûr, à leur insu, eux qui commencent à peine à se ressouvenir de l'existence de ce texte, resté jusqu'à présent dans la nuit du « prépsychanalytique ».

Replongeons-nous un instant dans cette nuit, avant que soient frappés les trois coups, puisque sa pénombre désigne aussi bien ce lieu où advient le psychanalyste, non pas grâce à des hommes de science, mais de par la grâce du psychanalysant.

Le noir où était plongée l'assistance, avant que Freud ne tire les rideaux sur cette « autre scène » et sur le praticable qu'il a pu y dresser, c'était celui du « langage intérieur ». Or, ce personnage fantôme, le premier que j'introduis, c'est précisément celui dont les neurologues ont eu raison de s'inquiéter à l'orée de leur science, lorsqu'ils se demandaient si des aphasiques moteurs, seulement capables de prononcer des « restes verbaux » souvent constitués par une « vigoureuse insulte » (le fameux « crénom ! » de Baudelaire, en 1866) étaient encore doués de langage intérieur, ce fil en aiguille qui fait la trame de nos rêves et dont le praticable est précisément censé permettre de produire la réplique.

Ce n'est donc pas seulement par un hasard de la biographie de Freud que son premier grand texte théorique concerne la « compréhension des aphasies ». C'est parce que Freud s'est rompu à l'écoute du langage, en clinicien du discours aphasique, qu'a pu être fondée la psychanalyse comme « clinique de l'audible », si ce n'est pas forger un concept contradictoire.

Il faut rappeler à ce propos qu'en l'absence de l'appareil technologique dont dispose la médecine moderne, c'est uniquement par l'autopsie qu'étaient corroborées ou infirmées des hypothèses concernant le siège ou la nature de la lésion. Or, ces hypothèses étaient soutenues à partir d'une simple analyse du discours prononcé par les aphasiques, si bien qu'on n'aurait pas tort de comparer la finesse de cet outil théorique à la capacité démonstrative de géomètres comme Pappus ou Pascal, avant que l'algèbre des Arabes ou de Descartes ne vienne énormément simplifier le travail, au point de rendre caduque la géométrie, comme discipline autonome, ou aussi bien la clinique neurologique, comme déduction de l'appareil mental, à partir de l'interprétation de ses dysfonctionnements.

Ce simple rappel permet d'allumer les feux de la rampe. Ici, j'engage le spectateur, s'il n'est pas nécessairement féru de neurologie, à ne pas se laisser impressionner par l'aridité du décor. Qu'il ne s'agisse pas, avec ce livre, d'une pièce de musée susceptible d'intéresser seulement les historiens de la médecine ou les archéologues de la pensée freudienne, c'est là précisément ce dont je vais tenter de le convaincre, étant persuadé qu'une compréhension aveugle est à la limite souhaitable, alors qu'un savoir trop documenté ferait rater l'essentiel.

À savoir qu'à l'insu de Freud même, une structure peut se déduire du fonctionnement de l'appareil à langage, tel qu'il est construit à partir de l'isolement des différents troubles du langage, mais surtout que cette structure fait de « l'appareil à langage » l'envers de « l'appareil psychique », tel qu'il est présumé à partir du moment où sont isolées des « formations de l'inconscient ». Or l'enjeu de cette approche n'est pas mince : il s'agirait de reconnaître et de situer la méconnaissance par Freud du fait que l'inconscient, qu'il a pourtant découvert, a le langage pour condition, et serait même ainsi « structuré comme un langage »,

axiome dont Lacan a fait le point de départ et la pierre de touche de tout enseignement correct de la psychanalyse.

Mais cet enjeu ne saurait apparaître dès le lever de rideau. S'il fallait visualiser les choses, comme y invite ma métaphore, je dirais que le spectateur va assister durant les quatre premiers chapitres au démontage, patient et systématique, d'un appareil dont on va isoler chacune des pièces, dont on va analyser tous les rouages et chaque articulation, jusqu'à se donner les moyens de le recomposer, en le simplifiant dans sa structure, pour démontrer qu'il faut le rendre plus adapté à des tâches se révélant plus complexes.

En effet, le point de départ de l'intrigue se situe dans la dispute suscitée par Freud entre deux personnages principaux : le « langage spontané » (*Spontan Schprechen*) et le « redire-après » (*Nachsprechen*). Or, notons bien que ce sont les prédécesseurs de Freud, confondant leur modèle d'expérimentation avec le domaine où il avait cours, qui ont pensé pouvoir distinguer ces deux champions. Il suffit de se montrer un adepte du schéma de dissolution fonctionnelle de Jackson pour démontrer que cette distinction est artificielle. Car la perte du « redire-après » entraîne toujours celle du langage spontané ; et il n'existe pas de cas où le langage spontané soit conservé, alors que le redire-après serait impossible. Même si le langage proféré reste le produit d'une interaction entre la prétendue spontanéité d'un sujet et la supposée reprise du code imposé par un autre, il n'y a pas lieu de dissocier au départ ces deux orientations : sur la scène, le langage restera, comme Janus, *bifrons*.

En revanche, même si on attribue à ce personnage une double face, il faut bien admettre qu'il est comme un cyclope : il n'a qu'un œil, puisque, là où toutes les fonctions sensori-motrices sont bilatérales, le premier fait auquel les neurologues ont été confrontés, lorsqu'ils ont cherché à localiser les différents centres du langage, c'est celui de l'unilatéralité du territoire du langage. Freud va très loin dans ce sens, puisqu'il écrit que le « territoire du langage n'a pas de voies afférentes ou efférentes s'étendant vers la périphérie et qui lui soient propres », étant donné que « le caractère bilatéral de l'excitation n'a pas de signification physiologique dans l'effectuation de l'association de langage ».

Si j'insiste là-dessus, c'est parce que le spectateur devrait vite s'apercevoir que c'est précisément sur cette base que les différents personnages que je vais maintenant introduire vont travailler à fabriquer un appareil à langage, le rôle que joue sur une scène classique (celle de l'esthétique transcendantale, pour fixer les idées), la différence entre droite et gauche ou ici entre « cour » et « jardin », devant être occupé par la différence entre acteur et spectateur, c'est-à-dire entre émetteur et récepteur du message, qui, rassurez-vous, seront représentés sur scène par Janus lui-même.

Je voudrais cependant aider le spectateur à se retrouver lui aussi, acteur, même dans le noir de sa lecture aveugle d'un texte, par ailleurs déjà lui-même fort obscur. Mais, de même qu'on ne lit pas impunément un livre de sorcellerie, on ne lit pas sans risque un écrit sur l'aphasie. Freud quant à lui, pour se remettre d'avoir écrit cette somme, exhaustive pour l'époque, du savoir dont on disposait concernant les troubles du langage, n'a pu obtenir de guérison qu'en se jetant à corps perdu dans

une pratique du langage qui se voudrait, comme il a osé le dire, « association libre ». Je vous aurai prévenu.

De ce passage, il ne pouvait pas ne pas rester de traces. Le personnage que j'introduis maintenant est véritablement le diable, puisque, comme lui, insaisissable et omniprésent, résidu et pierre d'angle de tout le système : je veux parler d'un « trouble sans lésion », à désigner du terme de « paraphasie » et qui, fonctionnant comme « prototype normal du pathologique », reste possible, même si l'appareil est intact, à telle enseigne que : « la paraphasie » observée chez les malades ne se distingue en rien de la confusion et de la déformation des mots que le bien portant peut constater chez lui-même en cas de fatigue, d'attention divisée et sous l'influence d'affects perturbateurs, chose qui arrive si souvent à nos conférenciers et qui rend leur écoute si pénible ».

Il est visible à l'œil nu que nous avons ici affaire à l'ancêtre du “lapsus”, en tant qu'acte manqué/réussi et à ce titre, en tant que formation de l'inconscient. Mais l'important n'est pas de le reconnaître avec l'œil de l'archéologue. Un spectateur qui voudrait se montrer à la hauteur du spectacle qu'on lui propose, devra aussi bien en mesurer les effets, en sachant le retrouver à l'œuvre dans les différents moments de la pièce où il sert non seulement à détruire l'appareil des neurologues, mais aussi à faire virer l'appareil à langage du côté de la prise en ligne de compte des “effets de sujet”, comme s'exprime Lacan pour désigner ces formations de l'inconscient. Les choses ne vont-elles pas au point que Freud, pour expliquer la rémanence de telle ou telle modification en forme de “reste de langage” chez des aphasiques moteurs, se mette en scène lui-même pour la première fois ?

Cette occurrence a en tout cas échappé, à ma connaissance, à la fureur des biographes. Elle vaut d'être citée : « Je suis tenté d'expliquer la rémanence de cette dernière modification par l'intensité qui la caractérise, quand elle se produit au moment d'une forte excitation intérieure. Je me souviens m'être cru par deux fois en danger de mort ; et chaque fois, la conscience du danger survint très brutalement. Dans les deux cas, je pensais : “Maintenant, c'est la fin !” et, alors que mon langage intérieur ne s'accompagne habituellement que d'images sonores très indistinctes et de sensations à peine plus distinctes des lèvres, au cours du danger, j'entendis ces mots comme si on me les hurlait à l'oreille et je les vis en même temps imprimés sur une feuille de papier qui voletait dans les airs. »

Eh oui ! Il n'y a pas lieu de « crâner », comme on dit dans notre langue, même et surtout quand on ouvre cette boîte, pour essayer de voir comment ça fonctionne au-dedans. Ce livre ne fait pas cent pages, mais il faut y aller à petits pas et sans craindre de jouer du projecteur, pour mieux dessiner les perspectives.

Un des premiers découpages qui s'imposent, à partir du moment où langage spontané et redire-après se révèlent indistingables, c'est celui du champ des *aphasies* par rapport au registre des *amnésies*. Il va de soi pour Freud que *parler n'est pas se ressouvenir*.

Il n'en reste pas moins que le prisme, tendu par l'appareil à langage aux excitations sensorielles, transforme celles-ci en images *mnésiques*, toujours obligatoirement au nombre de quatre pour chaque représentation de mot : les

images sonores, kinesthésiques, de lecture et d'écriture (*Klangbild, kinesthetische Bild, Lesebild et Schriftbild*).

Ne nous alarmons pas trop vite de la contradiction. Et résumons plutôt la situation, telle qu'elle se dégage du fait que le rapport entre la lésion et l'inhibition d'une fonction est radicalement bouleversé, à partir du moment où intervient un "appareil à langage", à penser comme devant s'articuler avec un "territoire du langage", lui-même unilatéral. Certes, ce sont trois fonctions neurologiques (les éléments acoustiques, kinesthésique et optique) qui concourent obligatoirement pour que l'appareil à langage produise, en combinant ces quatre images mnésiques, une représentation de mot. Mais la lésion, elle, ne peut se situer qu'à l'intérieur, à la frontière ou à l'extérieur du territoire du langage qui sous-tend le fonctionnement de l'appareil.

Or, ce que découvre Freud, c'est que les lésions susceptibles de produire une aphasie se situent obligatoirement à la frontière de ce territoire, là où l'unilatéral du langage vient s'articuler avec le bilatéral du sensori-moteur. En revanche, une lésion qui se situerait à l'intérieur de ce territoire n'a pas nécessairement un effet pathologiquement assignable et qui puisse porter le nom bien précis d'aphasie. Enfin, une lésion située à l'extérieur de ce territoire laisse intact le fonctionnement de l'appareil à langage proprement dit, même si elle produit un trouble dans la *reconnaissance des objets*, pour lequel Freud est obligé de forger un terme nouveau, (celui d'*agnosie*), dont il serait quand même temps qu'on lui reconnaisse la paternité, tout en s'apercevant des conséquences qu'entraîne son introduction.

Mais d'abord il faut redresser la perspective où son usage actuel reste pris, quand on oublie le contexte qui a permis de le forger et qu'on l'associe aux « apraxies » qui ne sauraient nous intéresser ici le moins du monde. Freud précisément distingue plutôt l'*agnosie* de l'*asymbolie*, mot qui existait déjà, mais avec lequel on désignait justement le trouble dans la reconnaissance des objets. Freud déplace cette perspective, estimant que seul le rapport entre représentation de mot et représentation d'objet mérite l'appellation de "symbolique" et constatant à ce titre que l'*asymbolie* est le trouble le plus commun, qu'il soit consécutif à cette lésion située à l'intérieur du territoire du langage qui le provoque directement ou à n'importe quelle lésion, indirectement, le lien symbolique étant la partie la plus fragile de l'association de langage.

Il importe tout de suite de tirer les conséquences de ce pas décisif. D'abord, le principe de Broussais (*Le pathologique ne crée rien de nouveau*) n'est plus qu'en partie applicable dans le champ des procès de langage, non seulement parce que l'*asymbolie* est possible, quel que soit le site de la lésion, mais aussi parce que cette *asymbolie* peut fort bien constituer la matrice de toute paraphrasie, comme effet de sujet. Autrement dit, que ce soit sur le versant métaphorique ou métonymique, la parole sera toujours susceptible d'engendrer des monstres.

Quant aux conséquences de l'introduction du concept d'*agnosie*, elles ne sont pas moins décisives. Le fait que le rapport entre objet et représentation d'objet ne soit plus, quant à lui, à classer dans l'ordre du symbole est à mettre en relation avec

tout un travail d'élucidation des postulats de la psychologie classique, puis de destruction de ces mêmes postulats.

Ils sont au nombre de trois : celui d'« *impression* », celui de « *fibre* » et celui des « *lacunes fonctionnelles* ». Il en résulte que l'objet n'est plus perçu par le biais d'une fibre qui, à l'instar du tuyau optique, en convoierait l'image sans la modifier, de la périphérie externe jusqu'à une surface d'enregistrement, sur laquelle le nouveau aurait besoin d'espace vierge pour pouvoir s'inscrire comme nouveau.

En effet, la représentation d'objet n'est rien de plus qu'un complexe d'associations, et l'objet, quant à lui, dans la mesure où il se définit par le fait (qui permet d'échapper à l'idéalisme) que sa perception produit un nombre *indéfini* d'impressions, ne saurait être *connu* en chair et en os, mais seulement *reconnu* à travers le réseau, lui, *fini* des associations entre images de la représentation de mot. Quant à l'enregistrement du nouveau, il ne suppose aucune lacune fonctionnelle ; il entraîne seulement la nécessité pour la chaîne constituée par le réseau de l'ancien, de pouvoir se doter de ce que Freud isole, dans le contexte de l'acquisition d'une langue nouvelle, comme étant la « super-association », terme dont nous verrons incessamment la portée.

Mais, si l'on m'a suivi jusqu'ici dans le jeu que j'ai retracé de ces personnages, convoqués qu'ils sont pour détruire un appareil et en reconstruire un autre, il me reste à exhiber le schéma d'articulation entre les différentes pièces que j'ai pu isoler. À cet effet, Freud, à plusieurs reprises, fait intervenir un schéma de dissolution qu'il emprunte à Bastian. Je me contente de faire ici communiquer la catégorisation topologique des troubles avec l'étagement des dissolutions de l'appareil. Si l'asymbolie apparaît comme le maillon le plus faible de la chaîne, c'est parce qu'elle est provoquée, par une lésion située à l'intérieur du territoire du langage pour peu que soit atteint le niveau d'une *stimulation*, dite *volontaire*, en ce qu'elle permet effectivement au sujet de s'imaginer qu'il peut produire un signe. L'*aphasie*, quant à elle, est liée à un niveau de dissolution moins fragile, celui où le fonctionnement d'un centre, situé à la frontière du territoire du langage, apparaît comme solidaire du fonctionnement de tous les autres, niveau qui, à ce titre, est désigné comme celui de la *stimulation par association entre les centres*. Enfin l'*agnosie*, qui est, en tout cas, à penser comme un trouble indirect du langage, consécutif à la non-reconnaissance des objets, apparaît comme liée à l'atteinte la plus poussée, celle où le centre ne réagit même plus à une *stimulation*, dite *sensible directe*, mais cela, du fait d'une lésion située à l'extérieur du territoire du langage.

Jusqu'à présent, il a suffi d'allumer quelques projecteurs, pour que ces personnages, et les familles auxquelles ils appartiennent, apparaissent, se laissant voir à l'œil nu dans le texte. J'en viens, ce qui me ferait parler d'intrigue, à ce qui se noue, du fait de l'existence de tels personnages, dans l'inapparent du texte de Freud : un non-thématisé qui opère, cette fois, moins dans le champ propre à la neurologie, qu'au sein même du champ, dit freudien, partout concerné, dès lors qu'il s'agit du langage.

Je pense que le lecteur, s'il veut bien me suivre, pourrait alors réarticuler le texte de Freud autour de certains nœuds permettant de regrouper la plupart des fils qui

font bouger les marionnettes que deviendraient ainsi ces personnages auxquels nous avons eu affaire jusqu'ici.

Loin de pouvoir, en si peu de place, défaire ces nœuds, je me contenterai d'indiquer les points du texte où le lecteur, aussi aveuglé que je le souhaite, pourra, en tâtonnant, être convaincu de leur existence.

Le premier relie les différentes occurrences du terme de "super-association", soit, d'abord, à propos d'une "acquisition nouvelle", qu'elle concerne les sons d'une langue étrangère ou l'alphabet grec ou hébreu ou même l'écriture du langage musical, soit, ensuite, à propos du rapport qui s'établit lors de l'apprentissage de la lettre, entre les sons du dialecte et la correction de l'écrit, soit, enfin, celui supposé, lors de l'apprentissage de l'écriture, entre les lettres imprimées et manuscrites.

Une fois ces fils réunis, quels personnages vont voir leur autonomie passer de l'indubitable à l'illusoire, comme des marionnettes qui donnent d'autant plus l'impression qu'elles n'en font qu'à leur tête, qu'elles sont reliées à des fils nombreux et fins ?

Il apparaît d'abord ainsi que ce concept de "super-association" a été choisi pour désigner ce fait que, toute séquence de l'appareil à langage devant se constituer en message susceptible d'être compris, chaque représentation de mot doit non seulement associer les différentes images dont elle est constituée, mais aussi, en une sorte de reconstruction étagée, super-associer, donc, un ordre de sons ou de lettres, qui sera dit primaire ou ancien, avec le nouvel ordre impliqué par l'effectuation de chaque séquence du langage spontané.

Or il découle de ce fait qu'il devient nécessaire pour tout appareil à langage d'être intrinsèquement lié à un *autre* appareil à langage, ne serait-ce que pour maintenir la décision de refuser à tout prix que le fonctionnement du langage dépende d'un recours au mnésique, permettant d'attester qu'on ne redit pas et qu'on innove : c'est de cet autre appareil qu'il dépend au départ pour l'apprentissage d'une langue donnée, qui ne saurait se faire sans l'écoute de sa mélodie entonnée par une voix extérieure ; c'est de cet autre appareil qu'il se passe par la suite, en l'intégrant à lui-même, sous la forme de ce langage intérieur que je vous ai présenté d'entrée de jeu.

C'est dire que nous aurions ici à peine affaire à une métaphore, le rapport entre les mouvements de la marionnette et les doigts du montreur étant à relayer par la prise en ligne de compte du fait, relevé par Freud, que lorsqu'une séquence est spontanément formée par un appareil à langage donné, elle est nécessairement répétée par l'autre appareil auquel il est accouplé, aux fins d'assurer la grammaticalité de cette séquence, de même que « nous répétons pour nous-mêmes les mots entendus », comme si nous devions les prononcer pour pouvoir les comprendre.

Mais, si c'est par le biais de cette super-association qu'il est avéré que le spontané du discours finit par intégrer la dimension de l'*Autre* d'après lequel il redit, le lecteur ne pourra pas s'empêcher, en tâtonnant à travers ces fils du texte, de tomber sur un autre nœud. Car il suffit, pour vérifier qu'il tient, de tirer les conséquences ultimes de l'introduction de ce terme d'appareil. Freud était, en

effet, quelqu'un de tout à fait capable de s'apercevoir que ni le sujet, en tant qu'émetteur, ni l'autre, en tant que récepteur, ne peuvent faire du langage un *outil* de parole (du côté moteur) ou un *instrument* d'écoute (du côté sensoriel) dont ils pourraient se rendre les maîtres, puisqu'ils sont tous les deux à la fois posés et contre-distingués par le fonctionnement d'un *appareil*, précisément.

Or, user d'un tel terme, c'est accorder à chaque opération du langage un « support kinesthésique », comme s'exprime Freud, c'est-à-dire, admettre qu'elle suppose un double mouvement d'*action* et de *rétroaction*. Si on relit, à partir de ce nœud, la description de l'apprentissage, on s'aperçoit, par exemple, que Freud privilégie, afin d'obtenir que la production et la compréhension des séquences du langage deviennent les deux faces indissociables d'un même procès, une cellule de base où des segments acoustiques et kinesthésiques s'organisent autour d'un chiasma d'actions et de rétroactions, alors que l'intervention subséquente de la lettre, lue ou écrite, passe par un circuit de rétroaction jamais autonome par rapport à l'acoustique.

Cette intrication va cependant encore plus loin, puisque, à mesure que l'apprentissage progresse, cette action et cette rétroaction s'enveloppent pour former une chaîne qui va du proféré à l'entendu, mais où il est palpable que ses différents maillons sont constitués par des points où un segment de rétroaction peut justement venir à manquer. Que la chaîne s'arrête en ce point, et une paraphrasie ne saurait manquer d'advenir.

Mais l'appareil s'organise alors pour éviter ces "effets de sujet", en gardant toujours un segment de rétroaction disponible, afin de permettre soit la répétition du mot pour lui-même, ce qui est censé éviter la métaphore, soit la rétention des associations, ce qui est censé éviter la métonymie, puisque cette rétention obtient ou la correction du mot précédent ou l'innovation du mot suivant, jusqu'à ce que le sens se complète.

Nous approchons ainsi tout doucement du point de plus grand enchevêtrement des fils de la marionnette, celui où va se déceler le nœud le plus décisif. Freud propose, en effet, à la fin de son livre, une sorte de regroupement des différentes catégories de troubles du langage, tels qu'il les a redéfinis, autour de chacune des fonctions acoustiques, optique et kinesthésique.

Or, si vous fermez assez les yeux pour substituer les lettres A, B et C à chacun des trois niveaux de dissolution, et les chiffres I, II, III à ces fonctions qui réinsèrent l'appareil dans l'ordre du sensori-moteur, vous serez aussi étonnés que j'ai pu l'être de constater⁷⁶ qu'une structure, à entendre au sens précis d'un réseau d'implications, peut se déduire des enseignements de la clinique de l'audible.

On peut l'énoncer de la façon suivante: I (A --/ → B --→ C), c'est-à-dire : pour ce qui est de l'élément acoustique, la perte de la stimulation volontaire n'entraîne pas celle de la stimulation entre centres ; mais la perte de celle-ci entraîne aussi bien celle de la stimulation sensible directe.

⁷⁶. Pour une démonstration de la recevabilité de cette retranscription du texte de Freud, on se reportera utilement au chapitre « De l'appareil à langage comme envers de l'appareil psychique, pp. 395 à 426 de mon livre, *Freud l'inconscient*, Galilée, Paris 1978, repris en 1995 dans la collection "champs" de Flammarion, auquel renvoie cette pagination.

Puis : II ($x \ \& \ B \rightarrow C \ \text{ni} \ C \rightarrow B$), soit donc : pour ce qui est de l'élément optique, il n'y a pas de stimulation volontaire, mais la perte de la stimulation entre centres n'entraîne pas celle de la stimulation directe, et vice-versa.

Enfin : III ($A \rightarrow B \rightarrow C$), soit, pour ce qui est de l'élément kinesthésique : la perte de la stimulation volontaire entraîne celle de la stimulation entre centres, mais la perte de celle-ci n'entraîne pas celle de la stimulation directe.

Il suffit, si on tient ces fils ensemble, de comparer I et III, pour s'apercevoir, le destin de B et C étant liés, dans l'un, et celui de A et B étant liés, dans l'autre, que le niveau B de l'association entre centres fonctionne comme la plaque tournante de l'appareil, celle où les différentes images de la représentation de mot viennent s'articuler entre elles et avec les différents niveaux de la super-association. En revanche, si le destin de A en I et de C en III n'est pas lié à celui des deux autres, c'est parce que le fonctionnement du moteur à parler ne peut jamais être considéré comme indépendant de la machine à symboliser qu'il met en acte.

Cela revient à dire que la kinesthésie de l'appareil est de part en part signifiante, que ce soit pour activer les circuits de la rétroaction au niveau A, aux fins d'éviter les effets de sujet, ou pour permettre le couplage de l'appareil en question avec son autre, au niveau C, puisque, sur le plan kinesthésique, « l'excitation périphérique est aussi une association », comme on peut s'en convaincre, pour peu qu'on se souvienne de ce que la périphérie qui vient stimuler directement cet élément kinesthésique est déjà du langage, qu'il s'agisse du langage étiré dans le temps pour être entendu ou du langage étalé dans l'espace pour être lu.

Mais, si aveugle et tâtonnante que se veuille la lecture que je propose, vient un moment où il n'est plus nécessaire d'ouvrir les yeux pour y voir comme en plein jour : c'est quand on rêve. Or, d'où est venue la constitution du rêve en objet théorique ou même en modèle d'interprétation de la pathologie du sujet, sinon de la possibilité qu'a fournie à Freud cette tentative de déduction systématique du fonctionnement de l'appareil à langage ?

Car il suffit d'écrire, comme je l'ai fait, que l'élément optique ne comporte pas de niveau A, pour avoir envie de se demander ce qu'il en serait d'un appareil où la stimulation dite volontaire serait restituée à cet élément même. C'est précisément ce qui a lieu dans le rêve. Mais, si le nœud que nous tenons est effectivement celui d'une structure, on ne saurait modifier un de ses éléments sans que cela entraîne la modification en chaîne de tous les autres.

Or, est-il tout à fait fou de penser que l'appareil qu'on obtiendrait de cette façon n'est autre que cet « appareil psychique » proposé par Freud quatre ans plus tard et responsable des formations de l'inconscient ? Il suffit, en effet, d'affaiblir les axiomes de cette structure des implications régissant le fonctionnement correct de l'appareil à langage, pour obtenir un appareil qui oriente son fonctionnement dans le sens d'une prévalence de la signification par symboles plutôt que dans celui d'une soumission au code des signes ; et il devient alors tout à fait possible d'en faire un modèle d'explication des « paraphasies » ou, plus généralement, de tout ce que la prévalence des signes permet de caractériser comme « asymbolie », à savoir : les symptômes de la névrose et les rêves qui permettent de les interpréter.

Prenons, donc, comme fil conducteur le rêve, en tant qu'il fait passer la stimulation volontaire de l'acoustique à l'optique et qu'il associe une quasi surdité à une quasi inhibition, et voyons alors les modifications qui s'ensuivent au niveau de la structure de l'appareil à langage :

I (A --/→ B --→ C) et III (A --→ B --/→) devient :

I (A ← B←/-- C) et III (A ←/-- B ←-- C),

où A dans un cas et C dans l'autre tendent alors à devenir nuls.

Enfin, pour ce qui est de II, l'élément visuel, qui nous a permis de lever ce lièvre :

II (x B --/→ C & C--/→ B) devient : II (A ← B ← C).

Par ces transformations, l'association de symbole, qui est le point faible de l'appareil à langage, devient, au contraire, le pivot d'un appareil réglé suivant une autre logique, celle précisément baptisée par Lacan: « logique du signifiant », en tant qu'elle est supposée permettre, une fois modifié le sens strictement saussurien du terme, la constitution de la lettre elle-même en instance du discours.

Mais j'en ai peut-être déjà trop dit. Il vous suffit d'avoir sous les yeux cette série de formules pour savoir repérer le furet qui court au bois joli de ce livre, à la condition expresse néanmoins d'accepter de le suivre, même s'il vous entraîne de la scène à la ville, de la clinique neurologique au praticable de la psychanalyse.

Ne faut-il pas cependant, avant de vous quitter, que je vous indique la porte de sortie, du fait même que vous la rencontrerez sans la voir, Freud la dissimulant soigneusement en tous ces points du texte où est justement abordé le thème de la lettre. Je vous en rends la clé, en vous expliquant pourquoi.

Que la signification ait été fondée comme effet de la mise en rapport du complexe *clos* de la représentation de mot (constituée pour chaque mot par la série *finie* de ses quatre images) avec le complexe *non-clos* de la représentation d'objet (constituée par la série *infinie* des diverses associations sensorielles), laquelle représente la tentative *indéfinie* de cerner le *non-clôturable* de l'objet, tel est, dans ce texte, le point d'Archimède sur lequel Freud prétend s'appuyer pour échapper à l'idéalisme. C'est de cette façon que les mots ne sauraient être pris pour des choses.

Mais encore faut-il qu'il s'agisse du mot, en tant qu'unité sonore, et non en tant qu'assemblage de lettres. En effet, la clôture n'est possible qu'au niveau de l'audible de la représentation de mot, de même que la désignation ne s'opère que par rapport au visible des associations d'objet. Comme le dit Freud en toute clarté: « Parmi les associations d'objet, ce sont les visuelles qui sont le représentant de l'objet, de la même façon que l'image sonore représente le mot », si bien qu'à y regarder de près, la signification se définit par la mise en correspondance de cette partition de l'ensemble fini des images mnésiques (l'image sonore) avec la partition de l'ensemble infini des images sensorielles (les associations d'objet visuelles).

Dès lors, il importe assurément de privilégier, même dans l'acte de lecture, la parole vive, et d'éliminer, partout où ce sera nécessaire, la possibilité que la lettre

puisse s'ériger en symbole visuel, c'est-à-dire, se substituer à l'image sonore dans le rôle qu'elle occupe de relai entre l'appareil à langage et le monde extérieur.

Ainsi tout est mis en œuvre, chaque fois que le visible de la lettre voudrait refaire son entrée dans l'enceinte où l'acoustique et le kinesthésique régissent le fonctionnement de l'appareil, pour assimiler la compréhension du symbole visuel à la reconnaissance du signe verbal. Certes Freud ne va pas jusqu'à faire de la lettre un simple objet visuel, car l'*alexie* deviendrait alors une *agnosie*, ni à laisser dépendre sa compréhension d'une super-association, comme s'il s'agissait, dans la lecture, du déchiffrement d'une langue nouvelle. Mais il refuse aussi bien de considérer que l'appareil à langage puisse se constituer en machine à lire, l'*alexie* pouvant être, comme il amène à le constater, provoquée par des lésions repérables en des points aussi divers qu'imprévisibles, puisque les paramètres dont il y a à tenir compte dans la lecture (« l'arrangement correct » de « répétitions multiples », ainsi que la « rapidité » de leur mise en acte) sont sans base neurologique assignable.

La seule échappatoire que Freud trouve alors pour éviter que le trouble de lecture ne tombe sous le chef de l'amnésie, c'est, d'une part, de faire appel à ce nouvel ordre de complexité qu'introduit la rétroaction, en tant qu'elle couple l'appareil à son correspondant, d'abord extérieur, puis intériorisé. Mais il le fait, en remettant en jeu le « redire-après » auquel il confère une nouvelle fonction : celle d'instituer la kinesthésie elle-même en support du sens, toute excitation en provenance de la lettre devant être redite pour être comprise.

Toutes ces analyses, que je simplifie à outrance, vous les retrouverez, si vous ouvrez maintenant ce livre. Mais ne perdez pas de vue l'essentiel: s'il n'y a pas de machine à lire, peut-être ne sera-ce plus sous le regard de la clinique neurologique qu'il faudra tenter de mettre le texte psychique, pour qu'il soit vu, mais sous l'écoute du praticable analytique, pour qu'il soit entendu, à charge, pour celui qui se sait écouté, de pouvoir enfin se lire.

Épilogue :

Qu'il n'y a pas de machine à lire.

À l'orée de produire le discours psychanalytique, Freud a été mis en position de construire un "*appareil à langage*".

Tout fait de langage doit pouvoir s'expliquer comme effet du fonctionnement de cet appareil, que ces effets relèvent de sa pathologie ou de sa physiologie.

Il se trouve, aux termes de l'entreprise, qu'une structure peut se déduire du fonctionnement correct de cet appareil. Mais la reconstituer permet de constater que se repère, dans le champ de ce fonctionnement, un point de réversion à partir duquel "*l'appareil psychique*", censé être le responsable de la formation des rêves, des lapsus et des mots d'esprit, toutes *formations* repérables donc comme étant *de l'inconscient*, se révèle n'être rien d'autre que l'envers de cet appareil à langage.

Ce point de réversion, méconnu de Freud, découle de la nécessité qu'il a reconnue d'inventer le concept d'*agnosie*, d'établir par là même une distinction tranchée entre signe et symbole, puis de définir ce dernier comme issu de l'articulation entre "l'image sonore" de la "représentation de mot" et les "associations d'objets visuelles" de la "représentation d'objet".

Or, dans la mesure où la *lettre* est aussi une image mnésique de la représentation de mot : "l'image de lecture", elle, ne saurait se situer du côté du visible auquel se réduit la représentation d'objet, pour peu qu'elle prenne sens. Freud, toujours logique avec lui-même, est ainsi amené, dans le cadre du discours neurologique, à dénier à la lettre le caractère de *symbole* et à la réduire au *signe*.

C'est en ce point d'embarras que me paraît avoir éclos la nécessité de produire une autre forme de discours, permettant d'aboutir en fin de compte à la création du terme d'*attention flottante* par lequel Freud désigne le type de *lecture* requis dans l'écoute *analytique*.

Jacques Nassif

Dans l'institution

I-AEP

DU POLITIQUE POUR LA PSYCHANALYSE

Séminaire du Point de Capiton et de l'Inter-Associatif Européen de Psychanalyse
Les 7 et 8 décembre 2013

Centre Hospitalier de Montfavet (Avignon)

2 Avenue de la Pinède, 84140 Montfavet / 04 90 03 90 00

ACCUEIL A 8H30 : SAMEDI 7 DECEMBRE 2013
dans la Salle des Tamaris, à côté de la salle de spectacle.

- Introduction 9h15-9h30 : Joëlle Fatticcioni " Le Point de Capiton "

Ce séminaire se déroulera en trois temps:

- PREMIER TEMPS, SAMEDI 7 DECEMBRE 2013 - 9H30 - 12H30

Il sera consacré à des exposés de fragments d'analyses, à des moments cliniques où il s'agirait de souligner la question de l'éthique de la psychanalyse. La psychanalyse, comme une politique en actes permettant une liberté d'expression, est subversive parce que subjectivante. L'éthique de la psychanalyse pourrait constituer à elle seule l'orientation politique du propos analytique.

- Pierre Kammerer " Lettre à Michel Onfray, la Psychanalyse dans son siècle "

- JJ Moscovitz "Comment la psychanalyse dit le politique au delà de la plainte"

- Barbara Didier "L'éthique de la psychanalyse: une pratique de la légèreté.
Ne plus tenir, y tenir, tenir."

Modératrice : Simone Molina Discutante : Michèle Jung

- DEUXIEME TEMPS, SAMEDI 7 DECEMBRE 2013 - 14H30 – 18H

Il sera question de " la psychanalyse dans la cité "

Comment les lieux de soins et d'éducation soutiennent-ils la psychanalyse en y référant leurs pratiques, leurs cliniques ?

Aujourd'hui, les « nouveaux » diagnostics, les traitements médicamenteux et psychothérapeutiques, et en France le « Plan autisme », vont à l'encontre d'une reconnaissance de la souffrance psychique et de la notion de subjectivation, ou bien tout simplement contribuent à son effacement. Ils démontrent comment l'Imaginaire prend le pas sur le Symbolique dans nos sociétés où il s'agit de faire disparaître le symptôme en guise de guérison et de faire taire le sujet dans le même mouvement.

La psychanalyse y est attaquée de manière insidieuse depuis des années, et de manière beaucoup plus explicite ces derniers mois en France particulièrement. Qu'en est-il ailleurs ?- Jean Pierre Van Eeckhout souhaite nous parler des lieux de rencontres, telles les Maisons Vertes, en Flandres (Belgique).

- Jean Cooren " De crise en crise, une écriture autre "
 - Franck Chaumon " Au bord du politique, "l'autisme"
- Modératrice : Simone Molina
Discutants: Analisa Zachetti, Pierre Kammerer, Pierre Smet.

- TROISIEME TEMPS, DIMANCHE 8 DECEMBRE 2013
9h accueil puis 9h30-12h30

9h30-11h30 : La première partie de la matinée sera consacrée au politique dans nos associations, le Politique qui s'entend comme le " vivre ensemble ".
De quelle place les psychanalystes s'adressent-ils les uns aux autres ?

- Albert Maitre " Incidences du politique sur la transmission de la psychanalyse "
- Franco Quesito : "L'analisi, il legame sociale tra analisti e la società del disagio".
"L'analyse, le lien social entre les analystes et la société du malaise".
- Giovani Sias " L'affaire psychanalytique "

Modérateur : Héléne Geraci Discutante : Lucia Ibanez Marquez

Conclusion : 11h30 – 12h30

- Simone Molina : " Pour ouvrir »

La conclusion de ce séminaire se voudrait être un dialogue entre ces 3 thématiques. En effet, elles nous semblent interdépendantes, susceptibles de se soutenir les unes les autres. Il s'agira dans cette conclusion d'ouvrir des pistes de réflexion.

Le Point de Capiton est, depuis son origine en 1989, dans un dialogue permanent avec les arts. Aussi des ponctuations poétiques par Tolten auront lieu au cours de ces journées, et LE SAMEDI 7 DECEMBRE A 19H, nous assisterons à une pièce donnée par le « THEATRE DE L'AUTRE SCENE » : " Récits de Femmes " de Dario Fo et Franca Rame, mis en scène par Pascal Joumet.

<http://fabriktheatre.fr/festival-off-avignon-2013/récits-de-femmes/>

*Salle des Tamaris : Une table **LIBRAIRIE** tenue par « La Mémoire du Monde » et par « Champs Social » accueillera les ouvrages des intervenants et d'autres ouvrages sur le thème de ces journées.*

AUTOUR DU SEMINAIRE ORGANISE PAR LE POINT DE CAPITON
DANS LE CADRE DES ACTIVITES DE L'I-AEP.

Le séminaire se déroulera au Centre hospitalier de Montfavet (Avignon) dans la **Salle de spectacle**. (Fléchage à partir de l'entrée de l'hôpital)

Retrait des inscriptions et inscriptions de dernière minute à l'entrée de la salle.

Les pauses et les repas auront lieu *Salle des Tamaris*, à côté de la Salle de conférence. Vous y trouverez la Librairie.

REPAS :

Le samedi midi, repas sur place, A RESERVER LORS DE L'INSCRIPTION.

Le samedi soir, à 20h 15, repas proposé sur place,

A RESERVER LORS DE L'INSCRIPTION

Bulletin d'inscription à renvoyer à

Evelyne THIERRY 83 Chemin de la Rascasse 30390 ESTESARGUES

NOM : PRENOM:

Adresse mail :.....

Adresse postale:.....

N° de téléphone :.....

Association appartenant à l'I-AEP à laquelle vous êtes adhérent :

Participation aux frais qui inclut la participation au séminaire et les Actes :

- pour les adhérents des associations de l'I-AEP et les étudiants 65 euros

- pour les non adhérents90 euros

Réservation des Repas :

Réservation du repas du samedi midi : 15 euros.....Oui/Non

Réservation du repas du samedi soir : 25 eurosOui/Non

Chèques à mettre à l'ordre de :

Le Point de Capiton

Nota : Une attestation sera délivrée à l'issue de ce Séminaire

Convergencia

COMPTE RENDU DU CLF DU 1^{ER} OCTOBRE 2013

3 associations représentées : *Analyse freudienne, Dimensions de la Psychanalyse et Le Cercle Freudien.*

1 association excusée : *CCAF*

Cette réunion s'est tenue avec 3 participants. La précédente avait été annulée faute de participants...

Un constat s'est imposé à nous : la défection répétitive de certaines associations membres nous empêche de tenir l'ordre du jour et paralyse tout fonctionnement :

- Le tirage au sort du nouveau secrétariat pour 2013/2014 s'est avéré impossible. Donc le Cercle Freudien poursuit son engagement en attendant la relève.

- La tenue d'un colloque du CLF prévu les 25 et 26 Janvier 2014 à L'ITP nous semble prématurée, aucun travail préparatoire n'étant en cours.

Nous prenons l'initiative de suspendre la réservation de l'amphi de l'ITP. Nous nous gardons la possibilité de la tenue d'un colloque, à moindre frais, dans les locaux du Cercle Freudien.

Ce triste constat nous oblige à réfléchir ensemble sur l'investissement de chaque association dans ce mouvement qu'est Convergencia.

Ordre du jour de la prochaine réunion, qui se tiendra le 5 Novembre à 21H15 :

- Comment chaque association se situe-t-elle par rapport au colloque du CLF de Janvier 2014 qui devait être préparatoire au Congrès de Convergencia qui se tiendra à Paris sur le thème défini lors du CLG : « La clinique psychanalytique à l'épreuve des psychoses, névroses et perversions » ?

- Qui assurera le secrétariat pour l'année 2013/2014 ? Cela suppose un tirage au sort .

- Sur quelles forces, prêtes à se mobiliser, pouvons nous compter pour l'organisation du Congrès de Convergencia en Juin 2015 ?

- Qu'en est-il du site ?

- Un point financier.

Pour le Cercle Freudien, au secrétariat,
Maryse Martin

Trouvailles

La nostalgie selon Fellini, par Philippe Meyer, France Culture, 02.10.2013

"La nostalgie, c'est le regret des êtres qu'on a aimés et des moments qui furent remplis." (...)

Fellini en dit ceci:

" À la mémoire je préfère la nostalgie. Dans la mesure où elle n'est pas trop douloureuse ou bouleversante. Dans la mesure où elle ne l'envahit pas trop, la nostalgie est pour un créateur un sentiment très enrichissant. Elle rend le présent plus présent, plus fort, plus coloré, plus prenant, plus fascinant. Et pour qui doit exprimer à travers la poésie, la littérature, la musique, la peinture et aussi le cinéma un sentiment plus complexe, plus riche, de l'interprétation de la vie, la nostalgie fait partie je crois d'une atmosphère dont on ne peut se passer. Elle est le témoignage que nous avons rencontré d'autres gens, que nous avons vécu d'autres choses, d'autres moments et peut-être aussi d'autres vies. La nostalgie est un sentiment qui rend le présent transparent. Elle n'est pas seulement le reflet de quelque chose du passé, elle permet de vivre le passé avec le présent, ce qui forcément enrichit le présent."

Isabelle Dufresnoy

« Je demeure persuadé que l'objet en amour n'existe pas. Nous le créons, nous l'inventons et il peut être aussi intime, aussi non-valeur qu'il voudra, c'est nous qui l'élevons jusqu'à nous. »

Rachilde *La souris japonaise* 1921 Flammarion Sélect collection n° 167

J'ai découvert Rachilde à la faveur d'un cadeau d'anniversaire, son roman intitulé *La femme dieu*. J'ai ensuite poursuivi par la lecture d'autres textes. Son œuvre - et en particulier le roman qui a fait en son temps scandale *Monsieur Vénus* - a retenu l'attention des féministes, elle pourrait bien aussi intéresser les psychanalystes et ceux/celles qui s'occupent de *gender studies*. A condition qu'ils aillent chercher ses œuvres dans les réserves des bibliothèques ou chez des bouquinistes.

Claire Colombier

Autres

LA PALISSADE DES ABSENTS PRÉSENTS

Martine Delaplace poursuit son travail sur *Disparues, disparues*. Elle en parle ainsi sur le site *La Franco-latina* :

« Pablo Neruda avait une maison à Isla Negra, là où il est enterré, face à l'océan Pacifique. Depuis toujours et avec une intensité toute particulière pendant la dictature, on faisait brûler du bois sur la plage et, avec le charbon, on écrivait sur la palissade le nom de ses morts ou des disparus accompagné du mot *Presente!* (présent).

Pour cette nouvelle vie de *Disparues, disparus*, je me propose de construire à l'intérieur du lieu d'exposition un espace entouré d'une palissade de sapin gris, à l'image de celle de la maison de Pablo Neruda. A l'intérieur de l'espace, les dessins sont accrochés à la palissade, posés sur pied et par terre tout autour. Le sol sera recouvert de sable et un brasero posé au centre de l'espace assurera la fabrication de charbon de bois. »

Pour lire l'article en entier, voir les photos et surtout le film réalisé lors de l'exposition *Disparues, disparues*, dans son atelier de la rue Caulaincourt, rendez-vous à cette adresse

<http://www.lafranco-latina.com/spip.php?article3249>

Le son était en effet essentiel dans cette exposition et je me souviens encore comment ces noms à peine plus que chuchotés s'imposaient à notre oreille, alors même que nous étions en train de parler, nous invitant au silence et au souvenir.

Dans le nouveau dispositif, ce sera l'écriture des noms sur la palissade par les visiteurs qui fera « acte de disparition ».

C.C.

TROIS ANNONCES DE MARTINE DELAPLACE

La Criée

L'argument de La Criée pour l'année 2013-2014 porte sur les questions de *Transmissions*, celles-là mêmes qui semblent bien être actuellement aux cœurs de nos vifs échanges, c'est pourquoi j'invite à lire ou relire ce texte qui vient, comme ils disent « du village voisin ».

<http://www.federation-ateliers-psychoanalyse.org/La-Criee.html>

Une sacrée boucherie

Ce que l'on n'ose parfois même pas imaginer quand on entend certains récits, quand on lit certains dossiers, les comédiens sourds et entendants de l'I.V.T. le jouent, en français et en langue des signes, dans la plus pure tradition du Grand Guignol et dans ce même petit théâtre du Grand Guignol qui est dorénavant le leur.

La langue des sourds à l'œuvre dans le corps, il faut voir ça.

<http://www.ivt.fr/>

Raul Villullas

Jeune graveur espagnol parisien, Raul Villullas grave des textes et autour de textes, graves comme celui-ci, de Durruti (traduction M.D.):

Les ruines ne nous font pas peur. Nous savons que nous n'hériterons que de ruines, parce qu'aux dernières heures de son histoire, la bourgeoisie essaiera de ruiner le monde . Mais nous, nous n'avons pas peur des ruines, parce que nous portons un monde nouveau dans nos cœurs. Ce monde pousse à cet instant même.

<http://raulvillullas.com/portfolio/?album=1&gallery=4>

Contacts

RESPONSABILITÉS ET DÉLÉGATIONS

À l'issue de l'assemblée générale du 16 janvier 2013, le *CONSEIL D'ADMINISTRATION DES CCAF* est constitué par :

Coordonnante au Courrier, et aux publications : Martine DELAPLACE
Coordonnants à la passe : Jean-Michel DARCHY, Claude MASCLEF
Coordonnants au dispositif sur la pratique, et aux autres cartels :
Jean-Michel DARCHY, Claude MASCLEF
Coordonnant à l'accueil et aux admissions : Jean-Christophe AMESTOY
Coordonnants aux relations extérieures : Michèle SKIERKOWSKI, Luc DIAZ
Coordonnante aux questions économiques : Martine DELAPLACE
Coordonnants du site internet : Michèle SKIERKOWSKI, Luc DIAZ
Coordonnant aux colloques : Luc DIAZ

Lors de la première réunion du Conseil d'administration, le 16 janvier 2013, le bureau de notre association a été élu :

Présidente : Michèle SKIERKOWSKI Trésorière : Martine DELAPLACE

Délégués I-AEP

Lucía IBAÑEZ-MARQUEZ

Jacques NASSIF

Délégués CONVERGENCIA

Christophe AMESTOY

Lucía IBAÑEZ-MARQUEZ

Michèle SKIERKOWSKI

MEMBRES DE L'ASSOCIATION-October 2013

Mme ABECASSIS Geneviève

1469, rue de Las Sorbes Bât. A 34070 Montpellier

Tél. : 04 67 45 49 26 Mobile : 06 82 58 45 36

abecassis.genevieve@numericable.fr

Mme ALLIER Danielle

Prof. : 223 C, rue du Triolet., 34090 Montpellier Tél. : 04 67 61 17 85

d.allier@wanadoo.fr

M. AMESTOY Christophe

Prof. : 35, rue Debelleyne 75003 Paris tel. : 01 42 78 31 84

Privé : 18, rue des Renouillères Saint Denis 93200 Tél. : 01 42 43 63 70

jc.amestoy@cegetel.net

Mme BONNEFOY Yvette

48, rue de la Glacière, Bal 03 escalier E 75013 Paris Tél. : 06 08 99 76 33

bonnefoy.yvette@orange.fr

Mme CARRE Isabelle

Prof. : 45, chemin des Grenouilles 38700 La Tronche Tél. : 04 76 18 22 30

Privé : Mas Montacol Mas de la rue 38190 La combe de Lancey Tél. : 06 13 04 65 03

isabelledurand68@gmail.com

M. CHOUCHAN Pierre

15, rue du Champ du Four 78700 Conflans ST. Honorine Tél : 06 07 85 20 24

pchouchan@orange.fr

M. CIBLAC Guy

26 rue Dessalle Possel 34000 Montpellier Tél. : 04 67 55 13 80 Tél. mobile : 06 08 40 00 32

Ciblac.guy@wanadoo.fr

Mme COLLET Catherine

11, rue Georges Brassens 31200 Toulouse Tél. : 06 14 12 45 88

Prof : 10, rue de Metz -31000 Toulouse

collet-aversenq@yahoo.fr

Mme COLOMBIER Claire

58, rue de Crimée 75019 Paris Tél. prof. : 01 43 79 35 27

ccolombierpro@gmail.com

M. DARCHY Jean Michel

Prof. : 2, rue N.D.des sept Douleurs Résidence "Le bon pasteur" Bât. D 84000 Avignon

Tél. : 04 90 85 67 78

Privé. : 28, rue V. Vangogh 84 310 Morières les Avignon

Tél. : 04 90 31 12 26 - Fax : 04 90 33 51 5 Tél. mobile : 06 14 49 81 30

jmdarchy@hotmail.fr

Mme DEFRANCE-LEMAY Maryse
84, rue Carnot, 59200 Tourcoing Tél. : 03 20 25 20 10
defrance.maryse@orange.fr

Mme DELAPLACE Martine
Prof. : 58 bd. De Clichy, 75018 Paris Tél. : 06 62 05 94 49
martinedelaplace@gmail.com

M. DELOT Daniel
160. rue de l'Abbé Bonpain, 59800 Lille Tél. : prof. : 07 60 43 01 02
Tél.privé : 03 20 31 04 27 Fax : 03 21 49 80 10
ddelot@nordnet.fr

Mme DENECE Estelle
5, rue Campagne Première, 75014 Paris Tél. prof. : 01 43 21 11 07
Tél. privé : 01 46 64 22 16
estelledenece@aliceadsl.fr

Mme De ROUX-HOLTZER Delphine
Prof. : Les Muses 24, rue de la cavalerie 34000 Montpellier Tél. : 04 67 72 86 78
delphine.deroux@club-internet.fr

M. DESROSIERES Pierre
26, rue des Écoles, 75005 Paris Tél. prof. : 01 40 51 71 25
pierre.desrosieres@laposte.net

M. DIAZ Luc
Le Castelnau R1 – 23, avenue de la Galline 34170 Castelnau le Lez Tél. : 04 67 58 87 00
luc.diaz@wanadoo.fr

M. DIDIER Éric
5, rue du Chevalier de la Barre, 75018 Paris Tél. : 01 42 23 30 73
lericdidier@yahoo.fr

M. DIDIERLAURENT Michel
Prof. : 17, rue des Minimes, 63000 Clermont-Ferrand
Tél. : 04 73 19 23 92 - Fax : 04 73 19 23 91
Privé. : 3, place Michel de l'Hospital, 63000 Clermont-Ferrand Tél. : 04 73 91 18 88
michel.didierlaurent@wanadoo.fr

Mme DIEBLER Marie
31, rue Guy Moquet. 75017 Paris Tél. : 06 60 15 32 65
marie.diebler@wanadoo.fr

Mme DUFRESNOY Isabelle
16, rue des Lices – 41000 Blois Tél. : 02 54 58 82 56 Tél. mobile : 06 81 55 50 34
isabelle.dufresnoy@gmail.com

Mme FRANCHISSEUR Marie-Françoise
Le Sévigné, 114, avenue de Royat, 63400 Chamalières Royat Tél. : 04 73 35 88 28
franchisseur@wanadoo.fr

M. GENIN Yves

22, rue de Bellechasse, 75007 Paris Tél. : 01 47 05 28 59

yv.genin@orange.fr **Mme HERAIL Claudine**

25 bis avenue du jeu de Mail 34170 Castelnau le Lez

Tél. : 04 67 03 38 09

claudine.herail@club-internet.fr

M. HOLTZER Jean-Pierre

Prof. : Les Muses, 24, rue de la Cavalerie 34000 Montpellier Tél. prof. : 04 67 70 63 21

Tel. : 06 78 30 98 34

jean-pierre.holtzer@wanadoo.fr

Mme IBANEZ-MARQUEZ Lucia

Prof :Palazzo Del Rialto 207, 8 rue des Consuls Port Ariane, 34970 Lattes

Tél. : 04 67 15 35 62

lucia.ibanezm@free.fr

Mme JAEGER Anne

300, chemin de Barroux 84810 Aubignan Tél. mobile : 06 09 59 07 63

ajzepeda@wanadoo.fr

M. LADAS Costas

188 Bd Jean Mermoz, 94 550 Chevilly-Larue Tél. prof. : 01 46 61 41 78

Mobile : 06 62 24 61 38

c.ladas@orange.fr

Mme LALLIER-MOREAU Dominique

Prof. : DML Pôle de santé rural Rue Grobois 53 110 Lassay les Châteaux

Tél. : 02 43 03 18 56

Privé : Résidence les Greniers de la Gâtinière Appt. 10 – 15, bd De la Gâtinière

61 140 Bagnoles de l'Orne Tél. : 02 33 38 07 99 Portable : 06 65 45 09 58

LALLIER-MOREAU@wanadoo.fr

Mme LECLERCQ Françoise

548 rue de Ferin – 59500 Douai Tél. : 03 27 87 75 26

Tél. mobile : 06 87 60 36 65

f.leclercq@cegetel.net

M. LEHMANN Michel

4, rue Wilfrid Kilian

38000 Grenoble

Tél. prof. : 04 76 87 89 04

michel-lehmann@club-internet.fr

M. LEMESIC Peter

19, rue Jules Guesde 34080 Montpellier

Tel. :04 67 41 48 96

Tél. mobile : 06 65 56 82 35

lemesic.peter@orange.fr

Mme LESBATS-AIMEDIEU Martine

29 ter, rue Colbert 13140 Miramas Tél. : 09 71 50 10 42

Prof. : 04 90 50 14 97 Mobile : 06 63 13 28 60

aimedieumartine@wanadoo.fr

Mme LE VAGUERESE Dominique,

2, rue Bourbon le Château, 75006 Paris. Tél. : 01 43 54 89 20. Mobile : 06 63 14 72 94

levaguerese.dominique@gmail.com

Mme LIOUX Claude

17, Avenue d'Assas – entrée B 34000 Montpellier Tél. prof. : 04 67 52 40 88

Mobile : 06 82 12 00 06

claudem.lioux@wanadoo.fr

M. MAÎTRE Albert

Prof. : 23, Bd du Maréchal Leclerc, 38000 Grenoble Tél. et fax : 04 76 44 22 69

Priv. : 32, route de Saint-Nizier, 38070 Seyssinet Tél. : 04 76 49 16 60

albert.maitre@wanadoo.fr

Mme MARTIN-SAULNIER Janine

20, rue Miguel Mucio, 66000 Perpignan Tél. : 04 68 55 15 01

ja.ma@free.fr

M. MASCLEF Claude

19 rue des 3 sœurs Fogt 59580 Aniche

Tél : 0327957603/ 0327924338 mobile 0699306328

cmasclef@hotmail.com

M. MINOIS Lionel

BP 127 11, Magenta, 98800 Nouméa

cminois@offratel.com

Mme MOSSÉ Catherine

121, rue Fontgieve, 63000 Clermont-Ferrand Tél. : 04 73 37 39 00

cathmosse@free.fr

M. NASSIF Jacques

15 bis, rue Rousselet. 75007 Paris Tél. : 01 43 06 86 21 Fax : 01 43 06 86 54

Doctor Ferran 24 7°-1. 08034 Barcelone Tél. : 93 204 33 18 Fax : 93 280 60 39

lien@jacquesnassif.com

M. ODDOUX Christian

Prof. 1 : 26, rue Lemercier, 75017 Paris

Tél. prof. 1 : 01 43 87 66 38 Tél. prof. 2 : 03 85 33 21 53

Privé : 2, rue de L'église, 71260 Lugny Tel. priv. : 03 85 33 00 37

E-mail : christian.oddoux@orange.fr

Site internet : www.oddoux.net

M. PHÉSANS Bertrand

Prof. : 97, boulevard Arago 75014 Paris Tél. : 01 45 87 21 31

Privé : 27, rue Des laitières 94300 Vincennes Tél. : 01 48 08 09 42

bphesans@teaser.fr

Mme PHILIPPOT Patricia

Prof. 53, rue de Chabrol 75010 Paris Tel. : 06 60 14 28 59

Privé : 27, quai de l'Oise 75019 Paris

E-mail : patriciaphilippot@yahoo.fr Mme RHEINBOLD Marie

37, rue Fontaines, 31300 Toulouse Tél. : 05 61 42 53 60 Tél. mobile : 06 19 79 16 22

marie.rheinbold@numericable.fr

Mme RIGOLLET Marie-Françoise

Prof. : 17, rue des Rosiers, 89100 Sens Tél. prof. : 03 86 83 05 44

Privé : 16, rue du Général Leclerc – 89100 Sens Tél. privé : 03 86 64 47 66

mfrigollet@gmail.com

Mme ROOSEN Christine

Tél : 01 45 59 33 78

christineroosen@orange..fr

Mme SELLÈS-LAGORCE Yvette

Prof. : 36, rue Pétiniaud Dubos, 87100 Limoges Tél. : 05 55 77 48 68

Privé. : 16, rue Pasteur, 87000 Limoges Tél. et fax : 05 55 79 39 90

yvette.selles@sfr.fr

Mme SKIERKOWSKI Michèle

Prof. : 223, rue du Triolet, Bât. C, 34090 Montpellier Tél. : 04 67 52 22 33

Portable : 06 32 90 46 79

michele.skierkowski@free.fr

M. VALLON Serge

106. Quai de Tounis, 31000 Toulouse Tél. : 05 61 52 03 40 Fax : 05 61 33 10 63

E-mail : serge.vallon@numericable.fr

Vst.cemea@wanadoo.fr

CORRESPONDANTS – OCTOBRE 2013

M. ALBISSON Gérard

41 rue Blomet 75015 Paris

01 45 67 28 39

g.albisson@orange.fr

Mme ANCELE Marie-Pierre

5 bis rue de Substantion apt 105

34000 Montpellier

06 21 99 31 83

ancelemp@free.fr

M. BARTHELEMI Michel

22 rue de l'Argenterie 34000 Montpellier

0467608334 Mobile : 0620616715

barthelemy.michel@wanadoo.fr

Mme BEAULIEU Agnès

Prof : Le Savot et Les Blaches, 26170 Merindol-les-Oliviers

04 75 28 70 37

Mobile : 06 67 79 64 41

beaulicua@wanadoo.fr

M. BOURJAC Pascal

81, avenue des Minimes

31200 Toulouse

Mme BOENISCH-LESTRADE Marie-Claire

14, résidence du petit Breuil

86000 Poitiers

Mme BRIAL Claudine

17, rue du Mas de Magret

34430 St Jean de Védas

Mme COLOMBANI Margaret

116, rue du Château

75014 Paris

01 43 21 85 75

margaret.colombani@wanadoo.fr

Mme COLLIN Nadine

18, rue Marie Curie 78990 Elancourt

01 30 62 41 64

Mobile : 06 07 38 06 41

nadinecollin@aol.com

Mme DESLANDE-GUIMARD Marie

48 rue Eugène Martin
94120 Fontenay sous-bois
06 62 46 31 38
deslandes.marie@bbos.fr

M. DEUTSCH Claude

9, rue des vierges Kerners 56640 Arzon
02 97 53 84 58
deutschclaud@neuf.fr

M. EYGUESIER Pierre

Prof. : 32, rue d'Orsel, 75018 Paris
Tél. : 01 42 23 24 13
Privé : 80 rue Ménilmontant 75020 Paris
Tél. et fax : 01 42 59 76 38
kliketi@libertysurf.fr
petitecapitale@aliceadsl.fr

M. GALIEN Jérôme

Villa d'Este –Apt. F43
41, rue d'Athènes 34000 Montpellier
Mobile :06 2253 89 08
jerome.galien@laposte.net

Mme GARNIER-DUPRE Jacqueline

3, rue de l'école de médecine 34000 Montpellier

Mme Bénédicte GAST

8 rue Dom Vaissette 84000 Montpellier
06 62 07 41 04

M. KEMPF Jean-Philippe

11, rue Simon Derevre, 75018 Paris
01 42 55 07 44
Mobile : 06 42 02 78 35
phkempf@wanadoo.fr

M. LAVIOLETTE André

8 rue de l'Entrepôt
62600 Berk sur Mer
Tèl. 06 81 29 49 34
andre.laviolette@voila.fr

Mme LE NORMAND Martine
6, quai des Marans, 71000 Macon
Tél. prof. : 03 85 39 14 45
Mobile : 06 33 60 24 34
martine.le.normand@orange.fr

M. LU Han Victor
150 rue de Belleville 75020 Paris
hanvlu@gmail.com

M. MASSON André
37, rue Tarin
49100 Angers

Mme PERRIN-ESTARIE Maryse
41, rue Robert
31200 Toulouse
06 75 64 08 14
Maryse.perrin.estarlie@wanadoo.fr

Mme RAINHO Elisabeth
1 bis, rue du Figuier
34000 Montpellier

M. SALVAIN Patrick
10, rue du Tour Ministre
07200 Aubenas
patrick.salvain@orange.fr

M. SANTELLI Albert
356, rue Armand-ohlen PK4
98800 Nouméa – Nouvelle-Calédonie
albert.santelli@gmail.com

Mme SEYNE Raymonde
22, rue Saint-Denis 86000 Poitiers

Mme SOTTY Annie
100, rue Guillaume Fouace 50760 Reville
Tel : 02 33 53 38 54
sotty.annie@wanadoo.fr

Mme VIALLET Miette

69, avenue d' Assas 34000 Montpellier

Mobile : 06 88 83 37 49

E-mail : mietteviallet@yahoo.fr

Ms WILDER Françoise et Sean

3 rue Anatole France 34000 Montpellier

Tél: 04 67 61 98 87

Tél. mobile : 06 61 14 76 97 (F.) et 06 40 96 03 19 (S)

françoise.wilder@orange.fr

sean.wilder@orange.fr

BLOC – NOTES

Modifications dans les contacts :

Claude Masclef a changé d'adresse postale

Claire Colombier a changé d'adresse mail

Michel Barthélemy fait désormais partie des correspondants

Bénédicte Gast est devenue corespondante

Prochain Courrier

Les textes pour le n° 1 – février 2014 du *Courrier* sont à envoyer dès maintenant et au plus tard pour le

DIMANCHE 2 FEVRIER 2014 23h59

à Claire Colombier, à l'adresse suivante : ccolombierpro@gmail.com

AGENDA

Coordination de l'Inter-associatif européen de psychanalyse

16 et 17 novembre 2013

Journées des CCAF à Lille

Samedi 23 novembre après-midi et dimanche 24 novembre matin

Le samedi matin 23 novembre à Lille :

Réunion des délégué(e)s à l'I-AEP, à Convergencia et du conseil des CCAF.

Rencontre avec Radmila Zigouris autour de « l'Ordinaire, symptôme »

Samedi 30 novembre et dimanche 1 décembre 2013

A l'enclos St-François, 18bis av. de Castelnau à Montpellier

Séminaire de l'Inter-associatif européen de psychanalyse à Avignon, organisé par le Point de

Capiton – thème : psychanalyse et politique

7 et 8 décembre 2013

Assemblée générale statutaire des CCAF

18 et 19 janvier 2014

FIAP – 30, rue Cabanis, 75014 Paris

Journées des Cartels

Mars 2014 (lieu à préciser)

Séminaire de l'Inter-associatif européen de psychanalyse à Paris, organisé par Errata :

L'éthique de la psychanalyse

7 et 8 juin 2014

Comité de liaison générale de Convergencia

Colloque de Convergencia

12 au 15 juin 2014

Buenos Aires – Argentine

Assemblée générale des CCAF

21 et 22 juin 2014

Institut Protestant de Théologie, 83 bd Arago, Paris 14ème